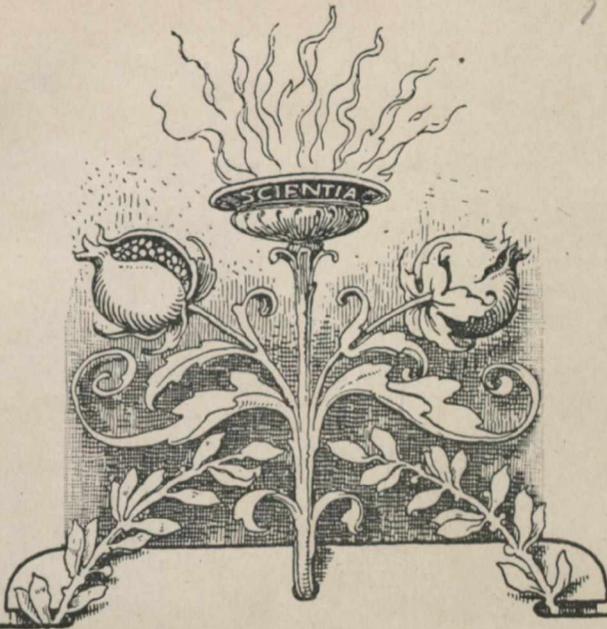


7272

159



LA REVUE CANADIENNE

1904

SECOND VOLUME

Tome XLVIIe de la collection.





LE BAGAGE DE CROQUEMITAINE, par Timoléon Lobrechon.

LA
REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

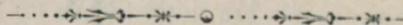
SOUS LA DIRECTION DE
M. ALPHONSE LECLAIRE

40^e ANNÉE

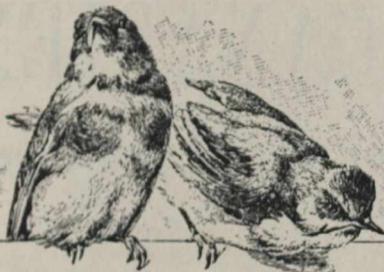
1904

SECOND VOLUME

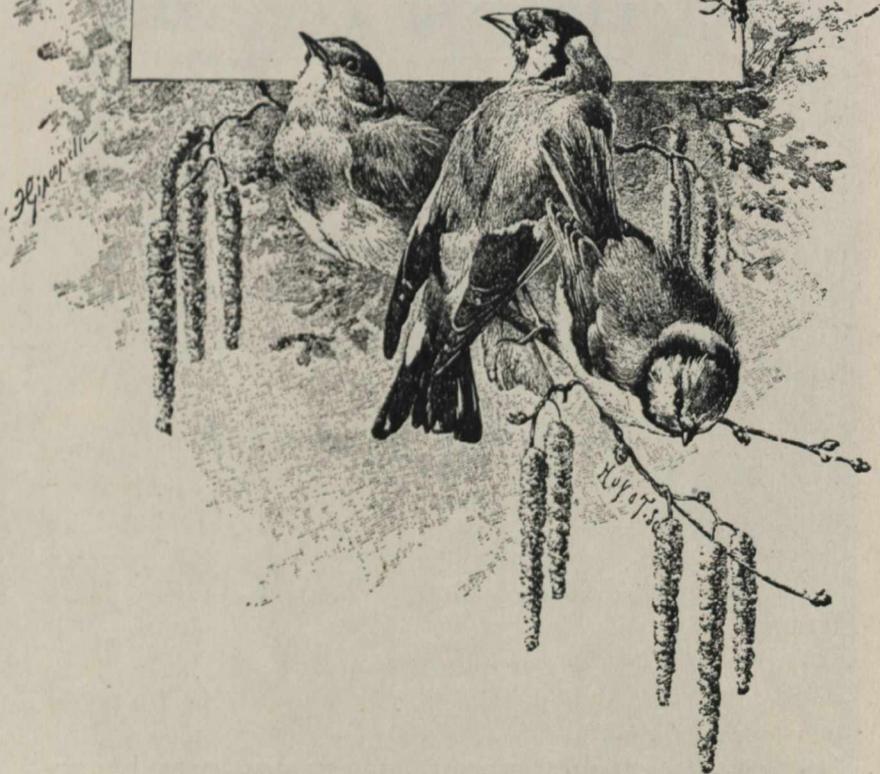
Tome XLVII de la collection.



LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE
Montréal, Canada



Enregistré conformément à l'acte du Parlement
du Canada, en l'année mil neuf cent quatre, par LA
CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE,
au ministère de l'Agriculture.





LE BAGAGE DE CROQUEMITAINE

Par TIMOLÉON LOBRICHON.



LE Bagage de Croquemitaine fut l'un des succès du Salon de 1874. Les visiteurs n'avaient pas oublié une autre toile du même artiste exposée l'année précédente, intitulée: *Un jeune criminel*. Personne n'était passé indifférent devant cette saisissante image de l'une des misères de la première enfance.

Le criminel dont il s'agit était un pauvre petit nourrisson, âgé de huit à dix mois au plus, coupable inconscient s'il en fut, qu'une terrible justicière, sa nourrice, a impitoyablement condamné au clou; c'est-à-dire à demeurer suspendu par les bretelles de son maillot à quelques pieds au-dessus du sol, comme un vêtement au porte-manteau.

La mise en scène de ce méfait trop fréquent dans le commerce de l'allaitement mercenaire arrêta la foule qui contemplait avec un sourire de compassion pour le supplice. Il est des nourrices consciencieuses; mais cependant, que Dieu préserve les mères de n'avoir pas la force de nourrir leurs enfants!

A ce tableau qu'on peut supposer peint d'après nature, l'artiste a voulu donner un pendant; il l'a puisé, cette fois, dans le domaine de la fantaisie: c'est de la vieille légende de Croquemitaine qu'il s'est inspiré. Est-il nécessaire de rappeler que, suivant quelques étymologistes, le nom de cet épouvantail des enfants constitue un parfait barbarisme? Il a été formé par l'accouplement hétérogène du mot français *croqueur*, et du mot flamand *metjien* (petite fille): celui qui croque les petites filles.

De même que ce héros d'un roman fameux jadis, mais depuis justement tombé du ridicule dans l'oubli, l'infatigable punisseur de marmots indociles est partout, il voit tout et il entend tout. Lorsqu'une mère se sent impuissante à vaincre l'obstination ou les emportements d'un caractère rétif, elle appelle Croquemitaine à son aide, et le hasard veut que toujours il se trouve précisément en tournée du côté où l'on a besoin de son intervention; il vient aussitôt, et de ses mains crochues comme des serres d'oiseau de proie, il enlève l'incorrigible et le fourre dans sa hotte.

La journée de Croquemitaine est finie; il a déposé à terre sa dernière récolte: encore cinq coupables à punir. Il suffit d'envisager ceux-ci pour deviner, à l'expression de la physionomie, à la vérité du geste et de l'attitude, le penchant mauvais qui a livré chacun d'eux à l'inflexible sévérité de Croquemitaine. L'artiste, qui excelle à peindre des figures d'enfant, a mis ici sous nos yeux, comme une gamme ascendante, le boudeur, la têtue impassible, l'enfant sans soin, l'enfant colère, et la petite orgueilleuse; les verges, arborées comme enseigne au sommet de la hotte, disent le sort qui les attend avant de tomber sous la dent de l'ogre légendaire.

Si l'on peut admettre, au point de vue de l'art, une tradition qui a fourni au peintre l'occasion de nous donner une preuve de son remarquable talent, on ne saurait la répu-

dier avec trop d'énergie comme moyen d'intimidation à l'égard des enfants. Un double danger menace, en ce cas, la sollicitude maternelle et la confiance filiale: ou l'enfant prendra pour vérité le mensonge, et il deviendra pusillanime, superstitieux, idiot; ou, quand il aura cessé de croire, il se souviendra que sa mère a pu le tromper. L'enseignement par l'épouvante abrutit, il n'instruit pas; par le mensonge, il tue le respect dû à celui qui enseigne.

A. Seglauez.





LES OUBLIÉS



L'AUTEUR du récit que nous traduisons du texte anglais, publié il y a plus d'un demi-siècle, dans l'*American Art Union*, est tellement un oublié, que nous n'avons pas même pu trouver son nom; mais l'artiste qui a si admirablement représenté les scènes de sa narration se nomme Félix O. C. Darley. Sans chercher à pénétrer un mystère, sans doute voulu, commençons le récit des AMOURS MALHEUREUX DE MAITRE ICHABOD CRANE.

Au centre d'une des criques profondes qui bordent les côtes orientales de l'Hudson, près de l'embouchure de la rivière Tampan-Zee, que les marins ne traversent jamais sans diminuer prudemment leurs voiles et sans invoquer la protection de saint Nicolas, on aperçoit une petite ville marchande nommée Greenburgh, ou plus généralement Tarrytown (la ville des Musards). Ce dernier nom lui a

été donné, dit-on, par les bonnes ménagères des villages voisins, ennuyées d'attendre trop souvent leurs maris qui s'attardent, le soir des marchés, dans les tavernes de la ville.

Non loin de Tarrytown, à deux milles environ, on rencontre une vallée entourée de hautes montagnes et qui est bien l'endroit le plus paisible de la terre. Le calme infini de la nature n'y est troublé que par le doux murmure du ruisseau qui la traverse, par le ramage de la caille ou le sifflement prolongé de la bécassine.

Je me souviens qu'une fois, dans ma jeunesse, égaré à la chasse, j'entrai dans un bosquet de hauts noyers qui borde l'un des côtés de la vallée. Il était midi, tout était silence; je visai je ne sais quel oiseau, et je fus effrayé par la détonation de mon fusil que, dans ce vaste calme, répétèrent de toutes parts les échos irrités. Si jamais il me prend envie de fuir le monde et de finir ma vie dans un rêve tranquille, c'est au val Dormant que j'irai me construire une chaumière.

Il semble que la rêveuse influence de cette solitude ait pénétré dans l'âme même de ses habitants. On ne vit pas là, on ne pense pas là comme ailleurs. L'existence y ressemble à un songe. Les vieillards, descendants des premiers colons hollandais, disent, pour expliquer ce mystère, que la vallée fut ensorcelée jadis, aux premiers temps de l'émigration, par un docteur allemand; d'autres prétendent qu'un vieux chef indien, prophète ou magicien de sa tribu, avait coutume de faire ses conjurations en ces lieux avant qu'ils eussent été découverts par maître Hendrick Hudson. Ce qui est certain, c'est que les bonnes gens de la vallée et des environs, d'ailleurs très hospitaliers et très inoffensifs, ont dans leur physionomie, leur démarche, leur langage, quelque chose qui n'est pas du tout naturel. On les voit toujours distraits, bizarres, sujets à des extases, à des visions; ils aperçoivent de grandes ombres

en plein jour, et ils entendent de la musique et des voix dans le silence le plus profond de l'air. A chaque pas, ils montrent aux étrangers des arbres, des pierres, qui réveillent dans leurs mémoires des récits merveilleux. Combien, dans le cours de leur vie, n'ont-ils pas vu d'apparitions étranges, de spectres, de fantômes de toutes sortes! Mais il est surtout un esprit qui, suivant eux, se complait dans ce séjour enchanté et qui leur paraît être le roi de tous ces êtres fantastiques. Il prend, disent-ils, une forme singulière, le corps d'un cavalier sans tête. C'est l'âme d'un soldat hessois, dont la tête fut emportée par un boulet au milieu d'un combat dont on ne donne pas la date précise. Sa famille, lors de l'émigration, transporta soigneusement son corps décapité avec ses autres bagages et l'ensevelit dans le cimetière. Mais il sort chaque nuit de son tombeau pour aller chercher sa tête à la place où s'est donnée la bataille; s'il passe, dans la vallée, sur les routes, sur les coteaux, avec la rapidité de l'éclair, c'est qu'il a une longue course à faire, et qu'il craint toujours de ne pas rentrer dans sa froide demeure avant l'aurore.

On rapporte, du reste, un nombre d'histoires incroyables, d'histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, où "le cavalier sans tête de la vallée endormie" joue le principal rôle. Il n'est point si petit enfant du val Dormant qui, assis au coin du foyer, ne bégaye ce nom terrible.

Or, à une époque reculée de l'histoire d'Amérique (c'est-à-dire vers 1800), il arriva qu'un jeune homme de bien, appelé Ichabod Crane, vint s'établir dans le val Dormant pour y enseigner aux enfants un peu de ce qu'il savait. Il était né dans le Connecticut, qui, comme l'on sait, fournit l'Union de pionniers aussi bien pour l'esprit que pour les forêts, en envoie chaque année tout à la fois des légions de maîtres d'école à l'intérieur et des bûcherons aux frontières.

Ichabod était grand et excessivement maigre; il avait



Ichabod Crane dans son école.

les épaules étroites, les bras et les jambes d'une longueur démesurée, des mains pendant à un quart de lieue de ses manches, des pieds qui auraient pu servir de pelles à enfourner le pain: son tout composait l'ensemble le plus hétérocyte et le plus disloqué qu'il fût possible d'imaginer. Sa tête plate et petite, plantée au sommet d'un cou sans fin, était flanquée d'une paire d'oreilles énormes qui faisaient l'effet des deux roues d'une charrette; elle était percée de deux grands yeux verts vitreux, et ornée d'un long nez de bécassine; de loin, cette tête incomparable ressemblait à une girouette hissée à l'extrémité d'un bâton. Quand parfois il descendait d'une colline et qu'il se détachait en profil sur le ciel avec ses vêtements agités autour de lui par la brise du soir, il avait vraiment l'air d'une personnification de la Famine s'abattant sur la terre, ou, si l'on aime mieux une image moins poétique, il faisait l'effet d'un mannequin enlevé du milieu d'un champ de blé par un coup de vent.

L'école de ce digne jeune homme était un édifice peu élevé et composé d'une seule chambre grossièrement construite en bois; ses fenêtres étaient en partie vitrées et en partie bouchées avec des pages de vieux cahiers. Du reste, elle était située dans un endroit agréable, au pied d'une colline boisée, près d'un clair ruisseau et d'un bouleau touffu. Pour fermer ce sanctuaire de l'étude, aux heures de récréation, Ichabod se servait d'un brin d'osier enroulé autour du loquet de la porte, et de quelques pieux appuyés contre les volets des fenêtres.

Si l'on passait près de là, par un beau jour d'été, on entendait le murmure des élèves répétant leurs leçons, semblable au bourdonnement d'une ruche d'abeilles, interrompu seulement de moment en moment, ou par la voix du maître qui s'élevait parfois jusqu'au ton de la menace, ou par le sifflement de la verge frappant quelque paresseux qui s'avisait de flâner sur le sentier fleuri de

la science. A dire vrai, Ichabod était un homme consciencieux et qui avait gravée dans son esprit cette maxime d'or du vieux temps: "Qui épargne la verge, gâte l'enfant" et certes les écoliers d'Ichabod Crane n'étaient pas gâtés. Il ne faudrait pas croire cependant que ce fût un de ces despotes qui ne se plaisent qu'aux souffrances de leurs sujets. Il épargnait les faibles et les timides; il n'était sévère qu'avec certains petits drôles à peau dure, toujours entêtés et rétifs.

Quand l'école était fermée, Ichabod devenait le compagnon de jeu de ses plus grands élèves, et, dans l'après-midi des jours de fête, il reconduisait chez eux ceux des plus petits qui avaient le bonheur d'avoir pour mères de bonnes femmes de ménage renommées par leur habileté dans l'art de faire les tourtes et les plumpuddings. La vérité est qu'à défaut de bon naturel, la nécessité eût conseillé au pauvre instituteur de se maintenir dans de bons rapports avec ses élèves et leurs parents. Le revenu annuel de l'école, excessivement modeste, aurait à peine suffi pour lui fournir sa ration nécessaire de pain quotidien. C'était à peu près comme au Canada.

Il était grand mangeur, et, quoique maigre, son gosier semblait doué du pouvoir dilatateur d'un boc. Il ne demandait rien, car il n'eût point voulu abaisser sa dignité jusque-là; mais il profitait des mœurs du pays et des anciens usages de sa profession pour vivre alternativement une semaine chez chacun des fermiers dont il instruisait les enfants, faisant ainsi gaiement sa ronde sans autre bagage qu'un mouchoir de coton, qui contenait les humbles ornements de sa personne. Encore, afin de n'être pas trop onéreux à ses hôtes rustiques, toujours portés à regarder les maîtres d'école comme des fainéants de trop grand appétit, avait-il acquis plusieurs petites connaissances pratiques aussi utiles qu'agréables. Par exemple, il pouvait aider les fermiers à faire les meules de

foin, à raccommoder les barrières, à conduire les chevaux à l'abreuvoir, à mener les vaches au pâturage, à couper du bois et à mettre en ordre les provisions d'hiver. Dans ces circonstances, il mettait tout à fait de côté l'air imposant qui lui convenait si bien dans son petit empire, et il se montrait merveilleusement reconnaissant et serviable. Il s'attirait particulièrement la bienveillance des mères en soignant, comme une vraie nourrice, les plus jeunes enfants, et on le voyait, aussi magnanime que le lion qui tient un agneau entre ses griffes sans lui faire mal, dorloter des heures entières un marmot sur ses genoux, ou balancer du pied un berceau.

Il avait encore une autre ressource: il était maître de musique vocale, et gagnait ainsi plusieurs shellings à enseigner le plain-chant aux jeunes gens du voisinage. Ce n'était pas, à vrai dire, un sujet de peu de vanité pour lui, quand il prenait sa place le dimanche sur le devant de la tribune de l'église, entouré de ses meilleurs élèves; sa voix dominait toutes celles de la congrégation, et l'on assure que non seulement elle remplissait l'église, mais encore qu'elle se faisait entendre à un mille de distance,— ce qui n'était pas étonnant, du dire du fermier Jopkins, vu que ce n'était pas de la bouche d'Ichabod que sortaient ces sons si puissants, mais bien de son grand nez qui lui servait évidemment de trompe. — En somme, l'honnête instituteur faisait assez bien ses affaires; et l'on voit du reste qu'il le méritait, n'épargnant aucune peine et ne négligeant aucun frais pour plaire à tout le monde.

Dans ses heures de loisir, Ichabod cherchait à accroître sa science: en moins de quelques années, il était parvenu à lire plusieurs livres en entier, et il avait appris par cœur notamment *la Sorcellerie de la Nouvelle-Angleterre*, de Cotton Mather, œuvre pour laquelle il professait une parfaite vénération. En effet, Ichabod n'avait pas échappé à l'influence qui planait sur le val Dormant; peut-être

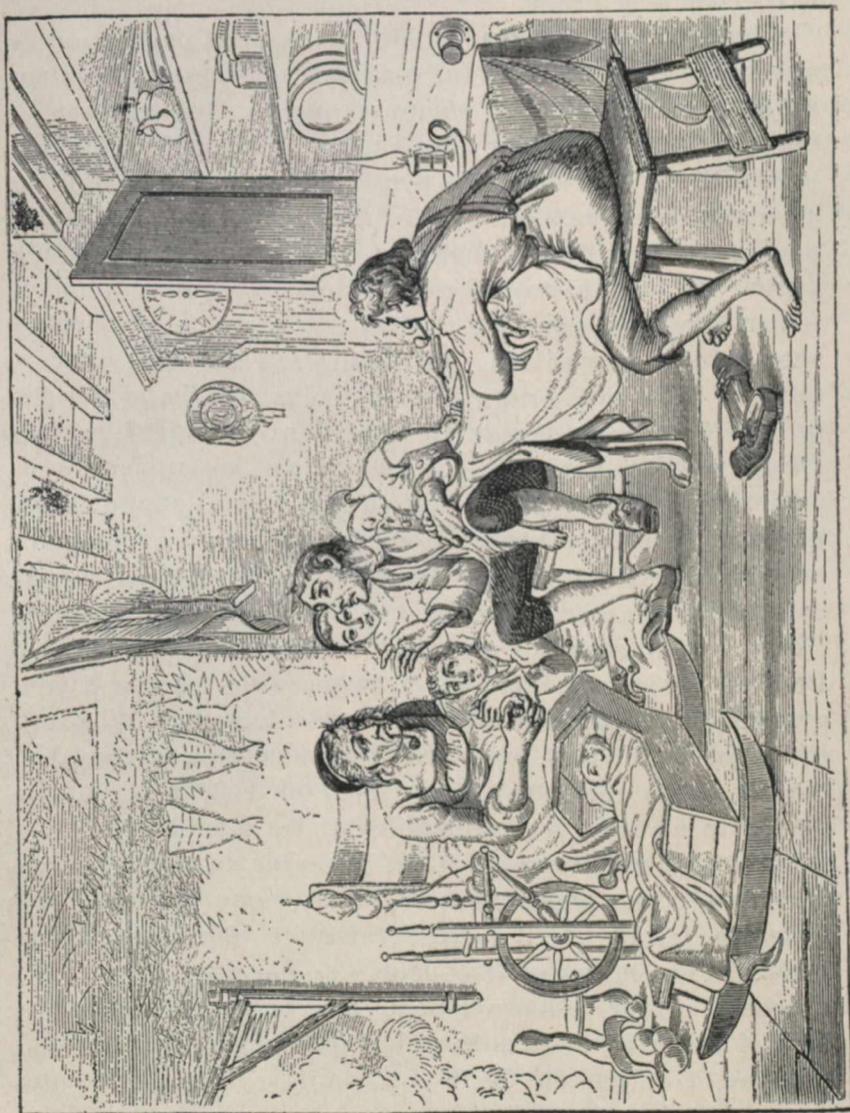
avait-il toujours été disposé à croire aux choses extraordinaires, mais certainement depuis qu'il était venu en ce pays singulier son goût pour le surnaturel s'accroissait de jour en jour et surtout de nuit en nuit. Il avait bien conservé un peu de fine malice, mais il avait laissé s'étendre par-dessus une couche épaisse de crédulité. Nul conte n'était trop invraisemblable pour le gouffre béant de sa curiosité.

Un de ces délices était, quand l'école était vide, de s'étendre mollement sur l'épais tapis de luzerne qui bordait le petit ruisseau, et là, le visage tourné vers le ciel, de déguster les contes effrayants du vieux Mather jusqu'à ce que l'ombre du soir changeât la page imprimée en un léger brouillard devant ses yeux. Alors il prenait lentement le chemin de la ferme où il avait le bonheur d'être logé, traversant les marécages, les champs, les bois, sous le charme de ses rêves, frémissant aux moindres bruits de la nature, à la plainte des branches courbées sous le vent, au croassement du crapaud qui annonçait la tempête, au cri lugubre de la chouette ou au battement d'ailes des oiseaux effrayés dans les buissons. Les mouches luisantes dont les lueurs étranges traversaient rapidement son chemin, ajoutaient aussi à son trouble; mais si par hasard un lourd scarabée venait en volant se heurter étourdiment contre lui, le pauvre hère tremblait de tous ses membres, et se sentant prêt à rendre l'âme, persuadé qu'il venait d'être touché par quelque malin génie, et qu'il allait être transformé en bête ou en pierre. Sa seule ressource, dans ces circonstances, pour retrouver un peu de force, était de chanter à tue-tête une de ses vieilles psalmodies nazillardes qui allaient étonner et inquiéter au loin les bons habitants du val Dormant, assis devant leurs portes. Les impressions mystérieuses qui transformaient toute la nature à ses yeux ne se dissipaient même pas entièrement lorsqu'il se trouvait enfin dans la ferme, entouré de vraies

créatures de chair et d'os comme lui. Là, sous le manteau de la cheminée, devant une rangée de pommes rôtissant et crevant leur peau, il écoutait encore avidement les contes merveilleux des vieilles femmes hollandaises sur les fantômes, sur les champs hantés, les ruisseaux hantés, les ponts hantés, les maisons hantées, et particulièrement sur le fameux cavalier sans tête. Puis, à son tour, il excitait les terreurs de l'auditoire, soit en racontant des anecdotes de magie, des pronostics ambigus, des rencontres de mauvais présage, en parlant des bruits singuliers qui, pendant la nuit, circulent dans l'air; soit en voulant expliquer scientifiquement la théorie des comètes ou des étoiles filantes, ou prouver que le monde roule réellement avec la rapidité d'un boulet de canon, et que la moitié du temps nous sommes les uns et les autres sens dessus-dessous.

Un jour vint cependant où les ombres, les spectres, les apparitions, parurent céder tout à coup leur don de tourmenter la cervelle du pauvre instituteur, à un joli petit être vivant, bien plus puissant qu'eux tous dans l'art de troubler l'esprit des faibles mortels. Vous devinez: une jeune fille.

Parmi les élèves d'Ichabod, qui s'assemblaient un des soirs de chaque semaine pour apprendre de lui le plainchant, brillait d'un éclat sans pareil Katrina Van-Tassel, fille unique d'un riche fermier hollandais. C'était une fraîche fleur de dix-huit ans, tendre et rose comme les pêches de son père, grassouillette comme une perdrix, citée partout non seulement pour sa rare beauté, mais aussi pour ses grandes espérances. Elle était un peu coquette, ce qu'il était facile de voir à son art d'associer les modes anciennes et les modes modernes de la manière la plus favorable à son élégante petite personne. Elle se parait des bijoux d'or pur que sa grand-mère avait apportés de Saardam, de l'éblouissante pièce d'estomac du vieux temps, et d'un jupon court qui laissait voir les



Ichabod contant des histoires.

pieds les plus mignons qu'il fût possible de rencontrer à dix lieues à la ronde.

Ichabod avait un cœur tendre, et il n'est pas étonnant que son pauvre cœur se fût pris aux sourires de Katrina, surtout après qu'il eut séjourné quelque temps dans la maison du père Baltus Van-Tassel, type parfait du fermier riche et heureux. Les pensées de ce brave homme ne s'aventuraient jamais au delà des frontières de sa ferme; mais aussi tout était paisible et dans un ordre admirable autour de lui, et, voyant tout le monde content et bien nourri dans son domaine, il était satisfait de sa fortune sans en être orgueilleux. Sa propriété était située sur le bord de l'Hudson, dans un de ces coins fertiles et abrités que les fermiers hollandais recherchent avec prédilection. De grands ormes étendaient leurs branches au-dessus de sa demeure, tandis que devant sa porte bouillonnait, dans un petit bassin, une source douce et pure qui se répandait ensuite dans une grosse prairie et, après s'être déroulée comme un ruban argenté, allait se confondre dans un cours d'eau voisin, sous les sureaux et les saules pleureurs. Près du corps principal de la ferme s'élevait une vaste grange qui, probablement, avait autrefois servi d'église; les murs semblaient prêts à éclater sous la pression des trésors d'épis entassés à l'intérieur, où le fléau résonnait du matin au soir; les hirondelles et les martinets effleuraient légèrement en gazouillant les bords du toit; des rangées de pigeons regardaient en l'air comme pour deviner le temps, tandis que d'autres avaient la tête cachée sous leur aile ou enterrée dans leur estomac, roucoulant, se courbant autour de leurs dames, et jouissant sur les tuiles de la douce chaleur du soleil. Les porcs, lisses et pesants, grognaient de joie sur le fumier, dans le repos et l'abondance, laissant errer librement une troupe de petits cochons de lait qui faisaient parfois invasion au dehors et couraient çà et là comme s'ils eussent été transportés

d'aise en aspirant le grand air. Un orgueilleux escadron d'oies, blanches comme la neige, se pavanait dans une large mare et escortait des flottes entières de canards. Des régiments de dindons mangeaient gloutonnement çà et là, dans tous les coins de la cour; des pintades frétilaient autour d'eux avec le cri hargneux et criard de ménagères en mauvaise humeur. Enfin, devant la porte de la grange, se prélassait le galant coq, ce modèle des maris, des guerriers et des beaux gentilshommes, battant l'air de ses ailes brillantes, triomphant dans l'orgueil de son cœur, grattant parfois la terre de ses pattes, et appelant sa tribu de femmes et d'enfants pour partager le riche butin qu'il avait découvert.

L'eau venait à la bouche l'Ichabod lorsqu'il contemplait ce spectacle luxuriant. Son imagination active lui faisait voir en perspective les cochons de lait déjà tout rôtis, avec un pudding dans le ventre et une pomme dans la bouche; les pigeons se pelotonnant comme de petites boules entre les murs dorés d'un pâté confortable; les oies nageant au milieu de leur propre jus; les canards causant intimement dans un plat de faïence bleue; comme des couples bien unis qui savent apprécier la véritable valeur d'une bonne sauce à l'oignon; du côté de la porcherie, de larges bandes de lard et de succulents jambons se balançaient à ses yeux ravis; les dindes farcies enfonçaient délicatement leurs longs gosiers sous leurs ailes, on se chargeaient de longs colliers de saucisses savoureuses; le noble coq lui-même se couchant, pour lui plaire, sur son dos, dans un plat vermeil, et dressait en l'air ses pattes, comme pour obtenir le merci que son esprit chevaleresque avait dédaigné d'implorer pendant sa fière existence.

Maître Ichabod, tout exalté par cette sublime évocation, roulait ses grands yeux verts et les promenait de la ferme aux champs sur les grasses prairies, sur les fertiles moissons de blé, de sarrasin et de blé indien, sur les vergers.

couverts de fruits empourprés. Et plus il contemplait ces richesses, plus son cœur soupirait après l'héritière du digne M. Van-Tassel. Toutefois, chose étrange, il convoitait beaucoup moins ce riche domaine que l'argent que l'on pourrait en tirer pour servir à d'immenses échanges de terre sauvage et pour élever de somptueux palais dans le désert.

Une fois engagé dans ce nouveau courant d'idées, d'autres tableaux se déroulaient devant lui : Ichabod voyait la fraîche Katrina entourée d'une pépinière d'enfants, assise avec eux sur le sommet d'un fourgon chargé de meubles, d'ustensiles de ménage, pots, chaudrons, bassines, vases de toute espèce étincelant au soleil ; il se voyait lui-même à califourchon sur une paisible jument suivie d'un poulain, et toute cette joyeuse caravane cheminait, en toute sérénité, vers le Kentucky, vers le Tennessee, ou ailleurs, selon le bon plaisir du bon Dieu.

Mais une pensée assez sage s'éleva soudain de la partie la plus saine de l'esprit d'Ichabod, et elle lui représenta qu'avant d'entreprendre un si long voyage, il serait peut-être raisonnable de songer d'abord à se faire bien venir de la jeune héritière et de travailler à écarter les autres prétendants. Or, parmi les rivaux les plus redoutables d'Ichabod, se trouvait un certain villageois espiègle, tapageur, fanfaron, appelé Abraham, ou, pour s'accorder avec l'abréviation hollandaise, Brom Van-Brunt, célèbre dans toute la contrée par ses traits de hardiesse et de courage. Il était de large carrure et fortement membré ; de noirs cheveux bouclés encadraient sa tête ; dans son regard brillait une sorte de fierté provoquante, et souvent un sourire moqueur contractait ses lèvres. Ses poings vigoureux avaient fait merveille dans plus d'une lutte, et personne ne pouvait lui être comparé pour l'habileté et la dextérité dans le noble exercice de l'équitation ; on le voyait toujours accourir le premier, semblable à un cava-

lier arabe, aux fêtes, aux courses et aux combats de coqs. L'ascendant que donne la force corporelle dans la vie rustique, faisait de lui l'arbitre naturel de toutes les disputes; et lorsque, le chapeau sur l'oreille, il avait prononcé son arrêt, qui aurait osé le contredire et en appeler à un autre juge? Il était toujours escorté de cinq ou six jeunes compagnons, qui le regardaient comme un modèle achevé; il parcourait le pays à leur tête et, bon gré mal gré, se mêlait à toutes les réunions, à toutes les danses, à tous les festins. Dans la froide saison, il avait coutume de porter un bonnet de fourrure terminé par une queue de renard flottante, et dès qu'on apercevait de loin cette crête formidable qui dominait son petit escadron, on frémissait, on se serrait, bonnes gens! les uns contre les autres; il semblait qu'on eût à redouter une attaque de soldats ennemis. Cependant on ne s'expliquait pas bien toute cette peur, car personne n'ignorait que Brom Van-Brunt avait beaucoup plus de malice que de méchanceté. Il est vrai que parfois, à minuit, sa troupe passant au galop sur les sentiers pierreux, frappant aux portes de fermes, criant et poussant des hourras comme une bande de Cosaques de Don, effrayait les pauvres vieilles réveillées en sursaut; et l'on sait qu'il n'est pas prudent, si l'on veut se conserver en bonne réputation, de troubler ainsi le sommeil des vieilles femmes. Par bonheur, les jeunes filles avaient plus d'indulgence pour les folles équipées de Brom Van-Brunt, et l'on en vit une preuve bien remarquable au moment où Lehabod s'avisa de rêver mariage et fortune: la jolie Katrina, la perle du val Dormant, avait touché le cœur de ce farouche héros; il lui parlait souvent, la regardait plus souvent encore, et quoique sa manière de "faire la cour", brusque et rude, ne ressemblât guère à ce qu'on a coutume d'appeler de ce doux nom, Katrina ne montrait nullement qu'elle en fût ni inquiète, ni chagrine; si bien que l'on murmurait tout bas que vraisemblablement Brom Van-

Brunt ne perdrait pas sa peine. Il est au moins certain que ses fréquentes visites avaient été un signal de retraite pour tous les poursuivants de la belle héritière: personne ne se souciait de se mettre en travers de cet amour, et le dimanche soir, quand on voyait le cheval de Brom Van-Brunt attaché à un anneau devant la porte de Van-Tassel, on n'avait garde, amoureux ou non, de franchir le seuil de la ferme; on hâtait le pas sans chercher à attirer l'attention sur soi; on allait causer ailleurs.

Tel était le rival que le pauvre Ichabod Crane s'était mis en tête de vaincre. Un homme plus fort aurait craint la concurrence et un homme plus sage y aurait de suite renoncé. Mais il y avait dans la nature du jeune maître d'école un heureux mélange de qualités qui peuvent quelquefois triompher de la force; il était doué de volonté, de persévérance et de flexibilité. Il méditait longtemps; il suivait ses pensées aussi loin qu'il leur plaisait d'aller: la faiblesse le réduisait, il est vrai, à s'incliner parfois sous la plus légère pression; mais un instant après, houp! il était aussi droit et portait la tête aussi haute qu'auparavant.

Entrer en lice ouverte contre Brom Van-Brunt eût été de tous les partis à prendre le plus maladroit: autant eût valu souffler de la bouche contre un vent d'orage. Ichabod fit donc ses avances de façon tranquille et doucement insinuante. Sous le couvert de son caractère du maître de chant, il était autorisé à venir fréquemment à la ferme, et personne ne pouvait songer à deviner ses projets, même à l'intérieur de la ferme. Baltus Van-Tassel était une âme facile et indulgente; il aimait sa fille mieux que sa pipe, et il avait une haute confiance dans sa petite raison. De son côté, la respectable Mme Van-Tassel avait assez à faire de surveiller et de gouverner sa basse-cour sans se mettre martel en tête pour chercher à deviner les idées de tous ceux qui entraient à la maison ou en sor-



Ichabod et Katrina.

taient. La bonne femme allait, venait, s'agitait tout le jour, et filait le soir; l'honnête Baltus fumait, en donnant ses ordres ou en observant les exploits d'un petit guerrier de bois qui, les deux mains armées de deux épées, combattait courageusement le vent sur le pinacle de la grange. Pendant ce temps, Ichabod s'évertuait à rendre mille petits services à Katrina ou à captiver son attention en lui racontant des histoires merveilleuses, près de la source, sous les grands arbres. Katrina écoutait en souriant, même en rêvant; et bientôt on aurait pu remarquer, ô prodige! ô triomphe de l'esprit sur la force brutale! que l'invincible Brom Van-Brunt, la terreur de la vallée, perdait de jour en jour plus de terrain. Il devenait soucieux, silencieux; on ne voyait plus son cheval aussi souvent attaché à la porte le soir du dimanche. Ses regards flamboyaient quand ils rencontraient la maigre personne du précepteur. Chaque jour on s'attendait à quelque provocation de sa part. Ah! s'il eût été possible d'engager une dispute, de faire naître un prétexte, une occasion de lutte corps à corps! mais Ichabod était sur ses gardes: il ne se faisait aucune illusion sur la supériorité physique de son adversaire; puis il avait quelque soupçon d'avoir entendu Brom murmurer "qu'il ploierait le maître d'école en quatre comme un habit, et le déposerait sur l'un des rayons de sa salle d'étude". Et vraiment cet Hercule était homme à faire une mauvaise plaisanterie de ce genre, laquelle eût été en réalité fort ridicule. Donc Ichabod redoublait d'attention sur sa langue, sur ses gestes, sur sa physionomie: il avait la douceur d'un ange, la réserve innocente d'un adolescent: il était insensible aux allusions, invulnérable aux railleries; rien n'arrivait à troubler sa paix et sa sérénité.

Persuadé que jamais ce soupirant subtil ne se laisserait attirer en champ clos, Brom tint conseil avec ses amis, et le résultat de leur entretien fut qu'à la ruse il fallait

opposer la ruse. Il s'ensuivit que bientôt Ichabod devint l'objet des persécutions les plus fantastiques qu'eut jamais endurées aucun citoyen du val Dormant. Un jour, son école s'emplissait tout à coup d'un nuage de fumée si épaisse que le maître ne pouvait plus voir ses élèves; un autre jour, à son retour de la promenade, il trouvait tout son mobilier sens dessus dessous, encore que l'on n'eût pas même rompu le lien d'osier ni renversé les pieux appuyés sur les volets. Vers la nuit, on entendait des gémissements, des plaintes sortir de tous les angles de la vaste salle, et l'on eût dit que l'école était devenue le lieu de réunion de tous les sorciers du pays.

Cependant ces mystifications et cent autres de même nature n'étaient point ce qui pouvait décourager Ichabod et le forcer à quitter le pays. Les mystères fantastiques, tout en l'effrayant un peu, n'étaient même point pour lui sans quelque charme.

Brom vit qu'il fallait avoir recours à d'autres expédients.

Il saisit toutes les occasions de tourner en ridicule le maître d'école. Par exemple, il avait un vilain chien pelé, auquel il apprit à hurler de la façon la plus burlesque, et il le présenta chez la jolie Katrina, à titre de concurrent d'Ichabod dans l'art d'enseigner le plain-chant. La belle ne se défendit point de rire; mais Ichabod eut l'esprit de faire comme elle, et Brom en fut pour ses frais.

Quelques semaines s'écoulèrent ensuite sans autre incident: Brom méditait, pendant ce temps, un nouveau stratagème.

X X X

(A suivre)

SUR LES COTES DE L'ASIE ANTERIEURE ⁽¹⁾



NOUS repartons de Constantinople pour Smyrne en suivant exactement l'itinéraire parcouru l'avant-veille. Mais à partir des Dardanelles le chemin, qui a été fait de nuit, est cette fois fait en plein jour. Nous longeons la rive où s'est déroulé tout le drame de l'Iliade. A notre gauche nous avons le promontoire de Sigée (aujourd'hui pointe des Janissaires), qui servit d'abri à la flotte des Grecs; sur le promontoire sont deux mamelons, qui portent les noms d'Achille et de Patrocle; et puis voici le Scamandre. En suivant son cours on parviendrait à une élévation nommée Hissarlik où le célèbre archéologue Schliemann a découvert les restes de la préhistorique Ilion. Dans le fond du tableau se dresse le Mont Ida (1756 mètres), qui, au dire d'Horace et des poètes ses confrères, fut le grand fournisseur des anciens constructeurs de navires. De ses hauteurs Ganymède fut enlevé par Zeus transformé en aigle pour aller servir le nectar à la table des Dieux; sur ses pentes Pâris décerna le prix de la beauté à Aphrodite, allumant ainsi les jalouses fureurs d'Athéné et d'Héra, que les cendres fumantes d'Ilion n'apaisèrent même pas, qui poursuivirent les compatriotes du berger phrygien

(1) Pour suivre l'itinéraire, voir la carte publiée dans le numéro du 1er mai.

jusque sur les côtes d'Afrique et les bords du Tibre (1). Mais, mon Dieu! c'est toute l'*Iliade* et la meilleure partie



Figures d'Aphrodites ou Vénus de Chypre.

de l'*Enéide* que nous redisent ces lieux. Fables et contes de grands enfants! dira-t-on; *Sublimes balivernes!* ajoutera

(1) On connaît la légende mythologique. Les devins, sur la foi d'un rêve d'Hécube, son épouse, avaient prédit à Priam que le futur nouveau-né causerait la ruine de Troie. Pour écarter ce malheur, Priam fait exposer l'enfant sur le mont Ida. Allaité

Joseph de Maistre. Eh! qu'importe *balivernes*, si elles sont *sublimes*? Arrière, critiques, implacables démolisseurs de si beaux rêves! Pour un instant, au moins, laissez-moi mes illusions; laissez-moi croire à la réalité de l'enlèvement d'Hélène, à l'existence de la guerre de Troie, à la fureur d'Achille; laissez-moi saluer ce coin élu qu'ont illuminé les rayons de la gracieuse imagination des aèdes homériques, d'où me parviennent les touchants effluves de la sensibilité virgilienne! Laissez-moi relever les remparts d'Ilion, ne serait-ce que pour assister encore une fois, près de la porte Scée, à l'incomparable scène des adieux d'Hector et d'Andromaque "riant à travers ses larmes"; ne serait-ce que pour être de nouveau témoin du naïf effroi d'Astyanx, épouvanté par le casque de son père à l'aigrette ondoiyante! Du sommet de la tour de Pergame laissez-moi contempler la course suprême d'Achille et d'Hector... "Achille avide de sa proie volant droit à Hector, et le Troyen tout tremblant se rapprochant du mur de la ville d'une course effarée..." Enfin, après que l'inexorable destin est tombé sur Hector, laissez-moi suivre hors de la ville ce grand vieillard aux cheveux blancs venant se jeter dans la poussière aux pieds d'Achille, baiser pour le rachat des restes du cher mort, les mains teintes du sang de ses fils, et laissant monter vers le farouche chef des Myrmidons la plus sublime prière qui soit sortie d'un cœur de père (1)! Me tournant vers la petite île de Ténédos, qui est

par une ourse, adopté par un berger, Pâris devint l'époux de la nymphe Enone. Cependant, aux noces de Thetis et de Pélée, Eris ou la Discorde avait jeté dans la salle du festin une pomme avec cette inscription: *A la plus belle!* Aphrodite, Athéné et Héra se la disputant, les trois déesses, sur l'ordre du maître des dieux, furent conduites par Hermès sur le mont Ida, où Pâris devait trancher le débat. Il attribua la pomme à Aphrodite. De là la colère d'Héra et d'Athéné contre les Troyens. Plus tard, dans les jeux funéraires, Pâris fut reconnu pour fils de Priam. Envoyé à Sparte pour recueillir un héritage, il enleva Hélène, femme de Ménélas. C'est ce rapt qui occasionna la guerre de Troie, où le ravisseur périt sous les flèches de Philoctète.

(1) "Souviens-toi de ton père, Achille, semblable aux dieux! Il est de mon âge, au terme funeste de la vieillesse. Et peut-être en ce moment les voisins qui l'entourent, le pressent, et il n'a personne pour le défendre du malheur et de la ruine.



Groupe de Laocöon,
Musée du Vatican, à Rome.

à ma droite, laissez-moi, avec le tendre Virgile, frissonner à la vue de ces deux serpents mystérieux "allongeant sur la mer profondément calme la masse de leurs anneaux immenses, se dirigeant de front vers le rivage", allant droit au malheureux prêtre Laocoon (1), l'enchaînant lui et ses deux fils dans leurs vastes replis et les étouffant sous leurs croupes couvertes d'écaillés, pendant que leurs têtes et leurs crêtes altières dominant les infortunées victimes, qui poussent en même temps vers le ciel d'horribles clameurs (2). Prodige terrifiant, qui devait finir par aveugler les Troyens et amener ce vaste embrasement du palais et de la cité de Priam, *cette nuit cruelle*.

Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle (*Racine*)

Mais lui, cependant, apprenant que tu vis, se réjouit dans son cœur, et tous les jours il espère voir son fils chéri revenir de Troie. Moi, je suis bien malheureux ; j'ai donné le jour à des fils vaillants dans la vaste ville de Troie, et de tous, pas un, non, pas un, ne m'est resté... La plupart sont tombés sous les coups de l'impétueux Arès, et celui qui me demeurait seul, qui protégeait la ville et nous-mêmes, tu viens de le tuer, quand il combattait pour sa patrie, mon Hector ! Pour lui maintenant je viens aux vaisseaux des Grecs, afin de le racheter, et j'apporte de nombreux présents. Ah ! respecte les dieux, Achille, aie pitié de moi-même en songeant à ton père. Je suis bien plus à plaindre que lui : j'ai osé ce que jamais avant moi aucun mortel n'osa sur la terre, porter à mes lèvres la main du meurtrier de mes fils."

(1) Laocoon, prêtre de Poséidon (Neptune), avait conseillé aux Troyens de ne pas introduire dans la ville le fameux cheval de bois, que les Grecs avaient laissé sur le rivage, et dont les flancs, comme on sait, renfermaient toute une armée ennemie. Ses sages conseils furent rendus vains par son mystérieux supplice.

(2) Avant Virgile, l'épisode de Laocoon avait été interprété dans le marbre. On connaît le fameux groupe de Laocoon retrouvé à Rome le 14 janvier 1506, et placé au Belvédère (pavillon relié au Vatican), où il se trouve encore à côté du célèbre Apollon. On ne peut déterminer la date exacte de cette production sculpturale ; mais on sait qu'elle est l'œuvre de trois artistes, Agésandros, Polydoros et Athénodoros, de l'école de Rhodes, école qui eut son moment de gloire de 292 à 146 ans avant Jésus-Christ. Les artistes rhodiens, pour produire un plus grand effet de concentration, réunissent le père et les fils sous l'étreinte des reptiles, tandis que Virgile les sépare. "Le groupement et l'attitude des personnages sont admirablement entendus. Le plus jeune des fils, le moins résistant, vient de succomber à la cruelle morsure du serpent qui l'enserme. Le père nous est représenté en proie à la plus vive souffrance, mais cherchant à écarter le monstre qui le mord au côté. C'est encore la lutte, mais manifestement inégale, bientôt inutile. Seul le fils aîné n'est pas gravement atteint ; le regard, mêlé de terreur et de compassion, qu'il tourne vers Laocoon, tempère l'horreur de ce tragique spectacle. On ne saurait trop admirer cette variété habilement graduée dans l'expression de la douleur physique."

— G. Sortais, *Excursions artistiques et littéraires*, 1, p. 131.

Oui, ô remparts d'Ilion, n'eussiez-vous été bâtis que par ces ouvriers de fantaisie, qui s'appellent des poètes, et dont la voix, paraît-il, mettait jadis en mouvement les pierres, les rocs et les arbres, vous ne nous resteriez pas moins comme une relique de l'art toujours vénérée et toujours aimée, vous n'en continueriez pas moins à évoquer les plus radieuses couleurs de la poésie et la gamme de tous les sentiments humains; à localiser les scènes immortelles où l'élite de l'humanité a vécu ses meilleurs moments, où elle a appris, avec les secrets d'un harmonieux langage, le prix de la vaillance, de l'amitié, du dévouement à sa religion, à sa patrie, à son épouse, à sa famille (1).

O Patria! O divum domus, Ilium et inclyta
Mœnia Dardanidum!...

Hélas! pourquoi faut-il que la vision d'un aussi radieux passé soit assombrie par les souillures de l'Islam? sur le

(1) La guerre de Troie n'a jamais eu lieu telle qu'elle nous a été transmise par les différents cycles épiques. L'Iliade et tous les poèmes qui s'y rattachent sont simplement l'écho d'une migration des Eolo-Archéens sur la côte d'Asie, et le fruit d'un travail légendaire sur ces expéditions primitives. Le peuple est essentiellement simpliste; il aime à concrétiser et à concentrer. Comme les trouvères concentreront autour de Charlemagne et de Roland tous les hauts faits des paladins du huitième et neuvième siècles contre les mécréants, ainsi les aèdes homériques avaient concentré autour d'Agamemnon et d'Achille les longues luttes des Achéens avec les Asiatiques. Il faut dès lors renoncer à voir dans l'Iliade un poème fait d'après un plan savamment combiné et par un seul auteur. Il est le résultat d'une formation lente et progressive, où des aèdes nomades, nombreux et de talent très inégal, ont apporté leur contribution poétique. "L'émouvant épisode de la colère d'Achille fut d'abord magnifiquement exploité, dans ses veines principales, par un homéride de génie. Ce labeur n'épuisa point la riche mine de la tradition achéenne. Encouragés par l'accueil fait à ces efforts, des aèdes ajoutèrent aux premières d'autres rhapsodies, qui prirent facilement place dans l'unité large du poème original: de là les chants dits chants de développement, parce qu'ils continuaient à mettre en lumière les filons de la légende laissés dans l'ombre par le poète primitif. C'est la période *secondaire*, pendant laquelle l'œuvre se développa. Cette masse de chants séparés, matériaux extraits de la tradition, taillés, polis, ressemblait à des pierres d'attente pour un grand édifice, pour un poème continu. La tentation était séduisante. N'avait-on pas des éléments tout préparés, d'abord une idée dominante: la colère d'Achille; puis des épisodes variés et nombreux autour de ce fait central? Il ne s'agissait plus que de cimenter entre eux, le mieux possible, ces matériaux épars. Tel fut le rôle des chants de raccord. La donnée dramatique de la colère d'Achille devint ainsi le support de stratifications postérieures, œuvre de plusieurs générations d'aèdes." — G. Sortais, *La formation de l'Iliade — Etudes*, novembre, 1889.

monticule où l'on prétend que reposèrent les cendres d'Achille, nous sommes réduits à voir un cimetière musulman avec ses pierres tombales bizarrement disposées, tantôt debout tantôt couchées. Il en est partout ainsi dans cet Orient. Partout sur la trace de l'art exquis s'est installée la grossièreté islamique. Le contraste est offusquant! Mais ici il a existé quelque chose de pire encore. Et je me rappelle alors que ces Monts de Phrygie, en même temps que l'art y plaçait ses plus ravissantes créations, étaient le théâtre du culte infâme de Cybèle. Pendant des siècles sur leurs pentes retentirent les cymbales des Corybantes, et une foule en délire s'y livra à des rites sauvages, à des danses échevelées, et aux orgies les plus invraisemblables. Ce sont les pratiques du culte de Cybèle que St Paul énumérait sous le titre de fruits de mort et d'œuvres de la chair, "fornication, impureté, impudicité, idolâtrie, empoisonnements, inimitiés, querelles, jalousies, colères, intrigues, divisions, sectes, envies, meurtres, ivresses, orgies et crimes semblables". Je vous déclare, ajoutait-il, que ceux qui les commettent, n'hériteront pas du royaume de Dieu.

J'ai nommé St Paul. Cette côte est en effet pleine de son souvenir. Voici *Eski-Istamboul*, l'ancienne *Alexandrie-Troas*. Son premier nom rappelait qu'Alexandre l'avait fondée. César un instant avait rêvé d'y transporter la capitale de l'Empire romain, comme au berceau de la famille *Julia*. Auguste lui avait accordé tous les privilèges dont jouissaient les cités italiennes. Aussi était-elle devenue un port important, et St Paul en avait fait une de ses étapes. Après avoir reçu du St-Esprit défense d'aller évangéliser les villes de la Lydie, c'est là qu'il descendit et qu'il eut pendant la nuit la vision d'un *homme de Macédoine* "qui lui fit cette prière: Passe en Macédoine et aide-nous". Aussitôt, ajoute le récit des Actes, nous cherchâmes à passer en Macédoine, ne doutant pas que Dieu

ne nous y appelât à prêcher l'Évangile. L'apôtre comprit-il la portée de sa vision? Non, il n'était pas le jouet d'une illusion. Là-bas, derrière l'immensité bleue de l'Archipel, non seulement la Macédoine, mais encore la Grèce, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique appelaient la lumière du Christ. Elles aussi, ces nations barbares, soupiraient après l'heure où les chaînes de Satan cesseraient de les meurtrir; elles aussi étaient l'héritage du Rédempteur! C'est même parmi elles que la semence évangélique devait lever en moissons plus abondantes, parmi elles que l'avenir était le plus brillant, parmi elles que Jésus devait trouver ses plus vaillants défenseurs le jour où l'Orient corrompu ne songerait qu'à déchirer sa robe sans couture.

Coïncidence curieuse! De cette même Troade d'où l'Imagination de Virgile avait fait partir, sur la foi d'un songe, le futur fondateur de Rome, voici qu'un appel formel de Dieu, transmis par la même voie, fait partir Celui qui doit concourir si puissamment par sa vie et sa mort à établir dans la cité d'Enée et de Romulus le siège de l'Empire Universel du Christ (1).

Avant de quitter Eski-Istamboul, notons qu'un médecin de Troas, originaire d'Antioche, ayant entendu St Paul,

(1) Je ne résiste pas au plaisir de rapporter ici le fait touchant qui eut lieu en cette même Troas au retour de Paul de la Macédoine. L'apôtre allait repartir : c'était aux premières lueurs du dimanche de Pâques ; les fidèles étaient assemblés pour rompre le pain eucharistique. "Le lieu de la réunion était une de ces chambres hautes que les anciens aménageaient sous le toit plat de leurs maisons ; plusieurs lampes échauffant la salle, on avait ouvert les fenêtres au frais de la nuit. Un jeune homme, nommé Entyque, s'assit sur le bord de l'une ; fatigué sans doute des labeurs du jour, il comptait sur les brises de la mer pour le tenir en éveil. Paul ne se détachait qu'à grand-peine de ceux qu'il aimait ; il prolongea jusqu'au milieu de la nuit ses conseils et ses instructions. Il parlait encore, quand s'éleva un grand cri ; Entyque, succombant au sommeil, venait de tomber du troisième étage ; on le releva mort ; Paul était descendu au bruit ; à la vue du corps inanimé, Elie et Elisée ressuscitant le fils de leurs bienfaiteurs lui vinrent en pensée ; apôtre du Christ, il avait même puissance, même souffle de vie comme les prophètes ; il s'étendit sur le corps d'Entyque, et l'ayant embrassé : "Ne vous troublez point, dit-il, son âme est en lui." Sans autre regard au miracle, il remonta dans la salle haute." — Fouard, *Saint Paul*, I, p. 448.

s'offrit à le seconder dans la prédication de l'Évangile et ne l'abandonna pas plus dans les labeurs que dans la captivité. Ce médecin avait nom Luc.

Au petit port d'Assos où séjourna également l'Apôtre des Gentils nous donnons un rapide salut, sans pouvoir jouir de ses ruines qu'apprécient les archéologues et qui consistent en colonnes finement sculptées, en remparts formés par des blocs de granit sans ciment. Bientôt s'offre à nos regards l'île de Mitilène, l'ancienne Lesbos, illustrée par la lyre d'Alcée et de Sapho (1), célèbre aujourd'hui par son vin, son blé, ses huîtres. Mais que signifient ces masses grises se profilant dans la baie de Mételin, capitale de l'île? Ce ne sont pourtant pas les débris du Cheval de Troie. Plus de doute. Ce sont des cuirassés français. C'est le *Gaulois*, c'est le *Charlemagne*, c'est le *Pothuau*. Oh! la joie de rencontrer les couleurs de sa patrie ainsi fièrement arborées dans ces eaux turques où, malgré tout, l'on ne peut s'empêcher de sentir qu'on touche au pays classique de l'oppression.

C'est plus qu'un tressaillement de la fibre nationale qu'elles éveillent; elles sont plus qu'un emblème de la patrie lointaine. Elles disent honneur, justice, liberté!

(1) Les Grecs assignaient Lesbos comme lieu d'origine à la poésie lyrique proprement dite, celle qui exprimait les émotions personnelles, par opposition à la poésie chorique (exécutée par des chœurs et des danses), dont Pindare est le plus illustre représentant et qui chantait surtout les exploits des héros ou des vainqueurs aux jeux olympiques. Suivant la tradition, la tête et la lyre d'Orphée, jetées dans l'Hèbre par les Bacchantes et portées par les flots sur le rivage de Lesbos, avaient été pieusement recueillies par les habitants, qui avaient reçu en récompense le don de la musique et de la poésie. C'est à Lesbos qu'Arion aurait vécu. On connaît l'histoire du dauphin qui, touché des accords de sa lyre, le reçut sur son dos au moment où il était précipité à la mer et le transporta au port de Corinthe. Mais les deux noms historiques de l'école de Lesbos sont Alcée et sa contemporaine Sapho, qui ont été tous deux souvent imités par Horace, inventeurs des strophes alcaïques et saphiques. La strophe de l'hymne *Iste Confessor* est en strophes saphiques. Sapho aimait à associer aux passions et à la religion les scènes de la nature. "L'onde fraîche murmure en baignant les branches du pommier. Au bruit des feuilles agitées, le sommeil descend sur ma paupière." Ailleurs, "Mnaïs, couvre de couronnes ta chevelure aimable, charge tes tendres mains de branches d'anytus. Ainsi parfumée de fleurs, tu attireras les regards de la déesse; les dieux se détournent des suppliants sans couronnes."

oui, c'est ce qu'elles disent, au moins dans la circonstance. Car, on nous l'avait insinué à Constantinople, cette escadre n'est pas là par simple parade; ses bouches à feu sont bel et bien chargées, prêtes à vomir leurs terribles projectiles sur la citadelle de Mételin, si les habitants s'opposent au débarquement de nos marins. Et je songe que je ne suis pas tout à fait étranger à ce règlement de compte de la France avec le Sultan. Oui, si en dépit de l'*iradé* d'Abdul-Hamid, mes co-congréganistes et moi pouvons entrer tranquillement en Turquie; si arrivés à destination, nous ne devons pas reprendre la mer, ce sera grâce à l'éloquence des canons de l'amiral Caillard. Que voulez-vous? C'est une des beautés de la politique anti-cléricale inaugurée, il y a vingt-cinq ans, par la République française: envoyer des soldats dans les demeures privées pour expulser certains gens et des marins dans les eaux étrangères pour les protéger.

Nous passons une nuit et une matinée devant Smyrne. Je juge inutile d'aller à terre pour voir de nouveau quelques troupes de dindons et des enfilades de chameaux. Un peu avant midi, le *Saghalien* reprend la mer. Celle-ci, qui s'était montrée méchante aux alentours de Lesbos, comme si un reste de la colère d'Achille avait bouillonné dans ses flots, redevient très calme. La navigation est pleine de charme. Assis sur l'arrière-pont on hume les rayons d'un beau soleil d'automne, on écoute le rythme régulier de l'arbre de couche en se sentant doucement avancer sur cette routé mobile; on jouit à observer les passagers, types toujours si différents et si nombreux. Depuis Constantinople les *fez* semblent dominer dans le paquebot: quelques femmes fument, à côté d'un gros pacha qui s'en va comme *wali* (gouverneur) à Bassorah, mais qui ne s'en voit pas moins refuser par notre commandant la faveur de hisser son pavillon sur les mâts du *Saghalien*. Puis, quel vaste champ aux évocations historiques offre la

côte que nous longeons! c'est l'antique et molle Ionie (1), cette Grèce asiatique, où les arts, la poésie, et la philosophie ne jetèrent pas moins d'éclat que dans la Grèce d'Europe; la patrie des aèdes homériques, des Thalès, des Pythagore, des Héraclite, des Hérodote; des poètes Callinos et Musée; des peintres Parrhasius et Apelles; la terre où s'élevèrent des foyers artistiques, tels que Pergame, Smyrne, Ephèse, Milet, Halicarnasse. Cette Grèce d'Asie possédait même bien des avantages sur sa sœur de l'autre côté de l'Archipel. Le parler y était encore plus doux et plus mélodieux (2), le soleil ne se contentait pas d'y vêtir de teintes variées quelques maigres rochers; il y faisait, sous sa chaude lumière, lever une opulente végétation;

(1) Il faut croire qu'Anacréon, né dans la petite ville ionienne de Téos, rendait assez bien les aspirations de ses compatriotes, lorsqu'il écrivait: "Je n'aime pas celui qui, assis auprès d'une coupe pleine, parle des combats et de la funeste guerre; mais j'aime celui qui, joignant aux plaisirs les dons brillants des Muses, entretient agréablement les convives." Et ailleurs: "Ne nous excitons pas à boire comme les Scythes, en poussant des cris tumultueux. Buvons en chantant de beaux hymnes." Disons, en passant, que les pièces exquises, *l'Amour mouillé, la Colombe, la Rose*, auxquelles Anacréon doit sa popularité, ne sont pas de lui. Mais on ne perd rien à les lire. Ecoutez: "Aimable colombe, d'où viens-tu, dis-moi, d'où viens-tu avec tous ces parfums que tu exhales et distilles en traversant l'air? Qu'es-tu? Quel soin t'occupe? — C'est Cythérée qui m'a vendu pour une petite chanson. Et depuis ce temps, je suis au service d'Anacréon. Et, aujourd'hui, vois-tu la lettre de lui que je porte? Il déclare qu'il me rendra bientôt ma liberté; mais, s'il m'affranchit, je veux rester esclave auprès de lui. Car, pourquoi irais-je voler à travers les montagnes et les plaines, me poser sur les arbres, ivre de graines sauvages? Aujourd'hui, je me nourris de pain que je prends dans les mains d'Anacréon lui-même; il me donne à boire le vin de sa coupe. Quand j'ai bu, je danse et je couvre mon maître de mes ailes; à l'heure du sommeil, c'est sur sa lyre que je m'endors. Tu sais tout, va-t-en; tu m'as rendue, mon cher, plus bavarde qu'une corneille."

(2) Dès l'origine, on a distingué dans la langue grecque trois idiomes ou dialectes: l'éolien, parlé par les habitants de Thessalie et rendu célèbre par les poètes de Lesbos; le dorien, sonore et musical avec la prédominance de l'a, en usage dans la Peloponèse et ses colonies asiatiques, la Carie, Rhodes, Micos, Cos, etc., illustré par Pindare; l'ionien, adoucissant les consonnes et la sonorité des voyelles, usité dans l'Attique et dans l'Ionie proprement dite, ainsi que Chio et Samos. On distingue trois variétés dans ce dernier dialecte: le *vieil ionien*, dialecte homérique; l'*ionien moderne*, langue d'Anacréon et d'Hérodote; l'*attique*, langue des grands écrivains d'Athènes, et devenue, par suite de la suprématie littéraire de cette dernière ville, la langue grecque commune. La langue grecque, avec la langue latine et les langues modernes qui en dérivent, fait partie du système de langues qu'on appelle langues aryennes ou indo-européennes, et qui comprend cinq autres groupes: le *sanscrit*, le *zend* ou *ancien perse*, le *germain*, le *celtique*, le *slave*. Les ancêtres des Grecs faisaient partie de ces grandes migrations qui, des vallées de l'Oxus, se répandirent dans la Perse, l'Asie Mineure et tout le continent de l'Europe, tandis que d'autres branches descendaient vers les vallées de l'Inde, et occupaient la presqu'île du Gange.



Saint Jean l'Evangéliste.

les terres très bien arrosées de ses vallons y rendaient au centuple; les produits minéraux y abondaient; et l'intérieur de l'Asie versait les richesses à ses nombreux débouchés sur l'Occident. Sa position géographique désignait cette province pour la route de tous les conquérants: Cimon, Alcibiade, Agésilas, Xénophon, Alexandre y passèrent; Annibal vint y joindre Antiochus, en qui il trouva un second lui-même par sa haine contre les Romains; Scipion, Lucullus, Sylla, Marc Antoine y déployèrent leur vaillance. Ajoutons que Crésus y vécut. Mais la plus belle vallée de ces côtes ioniennes, "la prairie d'Asie", chantée par Homère, c'est Ephèse qui l'occupait. "Le Caystre, sortant à l'Est d'un ravin la baignait à longs replis et s'épandait alentour en marécages luxuriants, peuplés de cygnes, dont la blancheur était célèbre. Sauf à l'Occident où brillait l'Archipel, des montagnes aux cimes hardies l'encadraient et ondulaient au loin dans le ciel lumineux". (Fouard, St Paul I, p. 216.) Tout à la fois ville de plaisir et ville de commerce, Ephèse avait son agora, son cirque; son théâtre capable de recevoir 25,000 spectateurs sur ses gradins étagés aux flancs du Coressus; son port, un des plus faciles et des plus vastes des rives d'Asie, où l'on venait de toutes les côtes méditerranéennes trafiquer avec les caravanes de l'Orient. "Quand St Jean à Patmos décrivait les richesses entassées dans les grandes villes de l'Empire romain, il se souvenait des entrepôts d'Ephèse; c'est là, plus qu'ailleurs, qu'il avait vu affluer les marchandises d'or, d'argent, les pierres précieuses, les perles, le fin lin, la pourpre, la soie et l'écarlate, toute sorte de bois odoriférants, les meubles d'ivoire et de bois précieux, d'airain, de fer et de marbre, la cannelle, l'amome, les parfums, l'huile aromatique, le vin, l'huile, la fleur de farine, le froment, le bétail, les brebis, les chevaux, les chariots, les esclaves et les hommes libres..." (Fouard, *ibid.*, p. 278.) De plus, Ephèse possédait une des

sept merveilles du monde, le temple de *Diane Artémis*, brûlé une première fois par Erostrate, qui voulut à ce prix acquérir la célébrité; mais reconstruit, avec une splendeur incomparable, aux frais, peut-on dire, de l'Asie entière, qui contribua à cette œuvre pendant 220 ans. "Les prodiges d'architecture s'y pressaient: la colonnade du temple, dont chacun des 127 piliers, gracieusement sculptés à l'ionique, était le don d'un roi; les portes du sanctuaire en cyprès massif; leur linteau d'une dimension telle que la déesse seule, assurait-on, était parvenue à le mettre en place; l'escalier qui menait au faite, taillé dans une seule vigne de cypre. A ces ouvrages curieux l'art mêlait ses plus beaux dons; Polyclète, Praxitèle, Phidias y avaient des groupes et des bas-reliefs; Apelle, son chef-d'œuvre, le portrait d'Alexandre, la foudre en main. La divinité, à laquelle s'adressait ces hommages, demeurait sous un voile de pourpre, au fond d'un édicule. Les Grecs, habitués à leur Diane chasserresse, svelte et court vêtue, ne perdaient rien à ce mystère; car l'Artémis d'Ephèse n'eût offert à leurs yeux qu'un monstrueux symbole. Le bas de l'idole, jusqu'à la ceinture, était une gaine informe, couverte d'inscriptions magiques, le buste un monceau de mamelles. Seuls, la tête ceinte d'une couronne de tours, le bras posant sur deux massues, avaient forme humaine. On la disait tombée des cieux; en réalité, c'était un de ces grossiers fétiches, qui peuplaient les sanctuaires d'Asie... le culte impur, dont cette idole était l'objet, trahissait encore plus que sa figure une origine orientale". (Fouard, *ibid.*, p. 279, 280).

Opulente et corrompue, séjour d'astrologues et de devins, Ephèse, semble-t-il, n'était pas pour attirer les semeurs de la Bonne Nouvelle qui proclamait Bienheureux les pauvres, Bienheureux ceux qui souffrent et qui pleurent. Ils y vinrent pourtant, comme ils allèrent à Alexandrie, à Antioche, à Rome, à Athènes, à tous les centres

qui formaient à l'idolâtrie ses plus fortes citadelles. Paul, l'infatigable conquérant, y vint. Au milieu de la plus riche cité de l'Asie, il souffrit de la pauvreté, il tissa des tentes, il fut " sans pain, sans toit assuré, misérablement vêtu, maltraité des ouvriers, parmi lesquels il cherchait à gagner sa vie; injures, calomnies, soufflets, rien ne lui fut épargné; on le traîta comme le rebut de tous et la balayure du genre humain ". (I Cor. IV, 11, 13.) Mais là, comme partout ailleurs, se réalisa la grande loi du succès évangélique; la lumière du salut cachée aux savants et aux superbes fut révélée aux humbles et aux petits; ce qui n'était pas confondit ce qui était. Un misérable faubourg d'Ephèse ne tarda pas à abriter un petit troupeau fidèle au Christ; et quelques années plus tard l'apôtre Jean pouvait y venir laisser tomber ses sublimes aperçus sur la génération du Verbe; il pouvait y répéter son refrain de charité: aimez-vous les uns les autres; il était compris, goûté! La mère de Jésus y vint-elle aussi, y mourut-elle? (1) Je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que, un peu plus de trois cents ans après le passage de Paul et le trépas de Jean, Ephèse fit à l'humble Vierge le plus magnifique triomphe que nous relate l'histoire. Je me reporte au soir de la clôture de ce grand Concile d'Ephèse (431). A la place de la lagune déserte qui s'étend sous mes regards

(1) On connaît la discussion. D'après l'opinion la plus universellement admise, la Sainte Vierge, après l'ascension de Notre-Seigneur, habita, avec saint Jean, une maison attenante au Cénacle sur le mont Sion. C'est là qu'elle mourut. Son corps fut porté dans la vallée du Cédron, non loin de Gethsémani; mais quelques jours après, il était arraché à la nature pour entrer glorieux au ciel... On montre là le tombeau vide. Le terrain de la *dormition* (ou mort de Marie) a été, comme on sait, cédé par le Sultan à l'empereur d'Allemagne, qui en a pris personnellement possession lors de son pèlerinage en 1898. La société catholique allemande de Palestine y fait actuellement bâtir une basilique. Ce n'est qu'après la mort de la mère de Jésus que saint Jean serait allé à Ephèse. Ceux qui soutiennent la mort de Marie à Ephèse allèguent une tradition gardée spécialement par les habitants d'un village nommé Kirkindjé; puis la description faite en 1820 par Catherine Emmerich d'une maison située sur une montagne, près d'Ephèse, où Marie, conduite par Jean, se serait retirée les dernières années de sa vie; maison qu'en 1890 des Pères Lazaristes ont découverte bien conforme aux indications de la pieuse Westphalienne.

Je rétablis la superbe cité; à travers ses rues je revois la procession triomphale; les flambeaux, qui changent cette nuit en un jour éclatant; les cassolettes d'encens, qui parfument l'atmosphère; j'entends la foule délirante, qui fait écho à la voix grave des Pères Conciliaires et redit par milliers de bouches: *Theotocos!* Oui, Marie est la mère de Dieu! Anathème à Nestorius qui l'a nié! Après cette incomparable démonstration Ephèse a pu décliner, son port a pu s'envaser, son commerce dépérir; elle peut n'être plus qu'un misérable village musulman ⁽¹⁾, son nom reste pour les chrétiens de tous les siècles et de tous les pays un de ces phares étincelants qui continue à les garder d'un des pires récifs de l'erreur, invitant chaque générations nouvelle à répéter que la Vierge Marie est bienheureuse, qu'en elle le Tout-Puissant a fait de grandes choses, qu'il en a fait sa mère.

D'Ephèse un courant intense de vie religieuse s'était répandue dans toute la Province, et y avait fait surgir les églises florissantes de Laodicée, Colosses, Hiérapolis, Sardes, Pergame, Thyatire, Philadelphie. Hélas! ce ne sont plus aujourd'hui que de grandes nécropoles. Les touristes se perdent dans ce fouillis de ruines. Avec toute sa perspicacité, l'archéologue peut à peine distinguer si tel débris appartient au temple de Cybèle, à celui de Diane, ou à quelque église chrétienne. Vanité des efforts humains! Fragilité de la civilisation la plus raffinée! Et les monuments de la religion n'échappent pas à cette loi. Immortel en lui-même, le christianisme n'est pourtant liée à aucun peuple déterminé. Sans doute, le sang du Rédempteur ne doit pas cesser d'être fécond; il ne doit pas cesser de purifier, et de faire germer des fils de Dieu; pour que sa bonté éclate, Dieu a besoin de malheureux à secourir,

(1) Ce village a pourtant gardé le souvenir de l'apôtre saint Jean. Il s'appelle Aya-Soulouk. Ce vieux patois veut dire : le saint théologien (*agios theologos*.)

de pécheurs à pardonner. Mais un Macédonien, un Gaulois, un Breton, un Slave, un Chinois font aussi bien son affaire qu'un Juif, qu'un Grec, qu'un Romain ou qu'un Sicambre.

Si les hommes de telle contrée ne veulent absolument pas de lui, le Christ n'est pas pour s'imposer; il patientera, mais il s'en ira. Il partira de Jérusalem pour Antioche et Ephèse; d'Antioche et d'Ephèse pour Athènes et Rome; de Rome pour Augsbourg et Londres; et si Augsbourg et Londres lui signifient congé, il traversera l'Atlantique, il ira sur les bords du St-Laurent et du Mississipi, mendiant de pauvres âmes de sauvages en retour des âmes de civilisés qui se soustraient à sa munificence. Et ma pensée s'arrête naturellement sur ma pauvre patrie, qui s'acharne en ce moment à secouer le joug du Christ. Pour me persuader qu'elle peut y réussir, hélas! je n'ai qu'à jeter un coup d'œil sur la rive qui est devant moi. Si quelque Père du Concile d'Ephèse pouvait y réparaître; si sur sa demande où est l'ancienne Métropole d'Asie, on lui montrait le village d'Aya-Soulouk, n'en verserait-il pas des larmes abondantes? oh! cette migration de l'Unique Sauveur à travers les nations est-elle assez effrayante! Bienheureuses celles qui lui répètent, sans se lasser: *demeurez avec nous, Seigneur*. Puissent en France les voix qui lui crient cette supplique faire un efficace contrepoids à tant d'autres voix blasphématrices qui lui disent: Va-t-en!

Qu'on me pardonne cette envolée apocalyptique. Nous sommes dans les environs de Patmos. Comment ne viendrait-il pas de ce rocher un souffle de l'Esprit, qui emporta St Jean à travers les siècles et lui dévoila sous une série de mystérieux symboles le sort de l'humanité future? Et sans doute que l'apôtre lui-même ne pénétra pas tout le sens de sa vision. Mais ce qu'il comprit et ce qu'il a voulu nous faire entendre, c'est qu'en définitive il n'y a qu'un triomphateur. Le puits de l'abîme a beau obscurcir l'air

de sa fumée fangeuse; la bête infernale a beau agiter les multiples dards de sa bouche; les Babylones de tous les temps ont beau mettre en ligne leurs chars et leurs escadrons, le dernier mot appartient à l'Agneau Immolé. C'est Lui qui sera l'Oméga comme il a été l'Alpha de l'histoire; Lui qui sur les ruines du monde fera des cieux nouveaux et des terres nouvelles; Lui à qui sera éternellement chanté l'hymne de la victoire finale par les élus qui devront à son sang leur bonheur. Tout le poids de la défaite pèsera sur les malheureux qui l'auront combattu (1).

De *Samos* nous n'avons guère vu que des pins et des oliviers, *Vathy*, sa jolie capitale, étant cachée entre des montagnes, et notre paquebot ne s'y arrêtant pas. C'est là que naquit Pythagore (2), et qu'Héra (Junon) avait un

(1) En se révélant victorieux au ciel, Jésus consolait son disciple bien-aimé dans cet exil austère où Domitien l'avait relégué, après lui avoir fait subir à Rome le supplice de la chaudière bouillante. "Après avoir entendu les avertissements du Seigneur aux anges des églises, Jean voit l'horizon s'élargir... A la politique humaine, infirme ou insidieuse, l'Apocalypse oppose la politique divine, puissante, mais patiente, certaine de son but, regardant l'homme qui s'agite, tandis que Dieu le mène, secouant les trônes des rois qui se cachent d'effroi, et tenant suspendue la coupe de ses fléaux sur la tête des empires enivrés de domination, de gloire et de volupté... La seconde vérité montrée à saint Jean, c'est que Dieu fait tout ici-bas en vue de son Eglise. Il n'y a qu'un intérêt pour lui, celui des âmes; il n'y a qu'un combat, celui du bien contre le mal, symbolisé par celui de cette femme, belle comme la lumière, foulant la lune aux pieds et couronnée d'étoiles, qui est la Religion, luttant contre le dragon, dont la rage ne cesse de circonvenir les enfants que met au jour cette mère immortelle." (Mgr Baunard, *l'Apôtre saint Jean*, p. 385). Quand ont été ou quand seront accomplis les événements auxquels s'applique cette politique souveraine? A cette question, Newton a répondu: "Dieu a inspiré les révélations de Jean, non point pour satisfaire la vaine curiosité des hommes, mais pour justifier sa prévision divine après l'accomplissement." Quelques prophéties sont pourtant devenues claires, tels la chute de l'Empire romain et le triomphe de Jésus-Christ sur l'idolâtrie ou empire de Satan. Toutefois, le triomphe suprême de l'Eglise n'est pas dans ce monde. Aussi est-ce les gloires de l'éternité après celles du temps que saint Jean décrit dans la dernière partie de sa vision.

(2) La vie de Pythagore est entourée de légendes merveilleuses. Il établit à Crotona, dans l'Italie du sud, une école restée célèbre par l'austérité de sa discipline. Lui-même se borna à un enseignement oral; mais ses disciples écrivirent, et c'est sans doute à l'un d'eux que nous devons le poème connu sous le titre de *Vers dorés*, où l'on remarque le passage qui prescrit l'examen de conscience. "Réfléchis avant l'action. N'admets pas le sommeil dans tes yeux appesantis avant d'avoir repassé trois fois chacune des actions de ta journée: quelle faute ai-je commise? Qu'ai-je fait? Quel devoir n'ai-je pas accompli? Pars du commencement et parcours ainsi tout le reste; puis, si tu as fait du mal, sois confus, si tu as fait du bien, goûte cette joie... Voilà ce qui te mettra sur les traces de la vie divine."

temple fameux, dont il reste une colonne. J'imagine que le prince actuel qui, sous la suzeraineté du Sultan, administre ce gracieux domaine, n'a pourtant pas les terreurs de son lointain prédécesseur, Polycrate (1); et qu'il peut jouir de sa fortune, sans craindre l'envie des dieux. L'envie d'Abdul-Hamid serait autrement à redouter. Heureusement que les Puissances l'ont limitée en lui accordant un revenu annuel de 400,000 piastres turques. (2) N'oublions pas tout à fait, en face de Samos, sur la côte, le promontoire de Mycale, où, en 479 (A. C.) Xantippe remporta sur les Perses une victoire éclatante, en même temps que Pausanias les écrasait à Platée de l'autre côté de la mer Egée.

Notre bateau vogue maintenant le long de la *Caramanie*, l'ancienne *Carie*, où les Doriens de la Grèce avaient fondé de si florissantes colonies. Là furent Milet, Halicarnasse, noms sonores, à l'égal de tant d'autres sur cette côte, repercutant à notre mémoire les plus doux échos de nos classiques. Mais Milet surtout fut autre chose qu'un centre intellectuel. Située en face des bouches du Méandre elle avait, au dire de Strabon, quatre ports, dont un réservé aux vaisseaux de guerre. Ses hardis habitants ne se contentaient pas d'écouter les rêveries philosophiques de *Thalès* et d'*Anaximandre* ou les *ables Milésiennes* de leur *Aristide*; ils affrontaient les eaux jusque dans la Méditerranée occidentale et faisaient une concurrence souvent heureuse aux navigateurs de Tyr, Sidon, voire de Carthage. Halicarnasse, patrie du délicieux conteur Hérodote et de l'historien Denis recevait sa part du commerce asiatique.

(1) Polycrate, tyran de Samos (VIe s. av. J.-C.), et qui domina un moment dans la mer Egée, voulut apaiser la *Némésis* ou jalousie des dieux en jetant dans la mer un anneau d'or, qui lui servait de sceau. Mais la fortune le poursuivit. L'anneau fut retrouvé dans la gueule d'un poisson. Quelque temps après, Polycrate était attiré à Magnésie par le satrape Oronitès, écorché vif et mis en croix.

(2) La piastre turque n'égalé nullement la piastre canadienne. La somme ici donnée doit pas atteindre \$20,000.

et n'était pas moins prospère, quoique moins populeuse que sa rivale des bords du Méandre. (1)

A l'extrémité de la péninsule, qui sépare les îles de Cos et de Rhodes brillait *Cnide*, célèbre par son culte et temple d'Apollon. — Apollon, Héra, Diane, Cybèle! Pourquoi faut-il que de pareils vocables viennent se mêler aux noms si lumineux de Cnide, Milet, Smyrne, Ephèse, Troas! Hélas! comme ils mettent en relief la faiblesse du pauvre esprit de l'homme. Le génie incarné dans la race grecque savait merveilleusement sculpter un bloc; il s'entendait à lancer dans les airs des colonnes sveltes et harmonieuses; il chantait admirablement une aventure épique ou ciselait finement un refrain d'amour. Mis en face de la Divinité, il l'abaissait à des proportions honteuses!

Heureusement un jour, à la suite de Paul, la vraie lumière parut dans ces opulentes cités, toutes parées des frivoles emblèmes du paganisme. Elles ne lui furent pas rebelles. Le culte en esprit et en vérité remplaça vite l'adoration grossière des dieux de pierre et de bois. Milet en particulier nous remémore une scène délicieuse de ces premiers temps du Christianisme. Je revois sur la rive les Milésiens et les Anciens accourus d'Ephèse. Ils sont tristes et pleurent. Paul leur a dit qu'il allait les quitter et qu'ils ne reverraient plus son visage, car les Juifs, dont il combat l'attachement aux rites mosaïques, cherchent à le faire périr. A cette nouvelle ils se sont jetés à son cou, ils ont tout essayé pour le retenir. Vainement. Car, si à l'instar de celui du Christ, le cœur de Paul sait pas-

(1) Ces grandes cités au Ve siècle (A. C.) tombèrent sous la domination des Perses, qui leur laissèrent sous leurs satrapes une assez large autonomie. Quelques-unes du reste avaient pris d'elles mêmes parti pour le grand roi. C'est ainsi qu'Artémise II d'Halicarnaste avait suivi Xercès dans toutes ses expéditions. C'est cette même princesse qui s'employa à embellir sa ville, et éleva à Mausole, son époux, un monument qui passait pour une de sept merveilles du monde, et qui a laissé son nom à tout monument funèbre. Les magnifiques restes en marbre de Paros en ont été retrouvés, il y a trente ans, par M. Newton.

sionnement aimer et se faire aimer, il sait souffrir et ne recule pas devant la voie douloureuse. Voilà pourquoi Miliésiens et Ephésiens suivent de leurs yeux mouillés de larmes une voile qui fuit sur les eaux de l'Archipel: elle emporte l'apôtre. Aujourd'hui Milet est ensevelie sous les alluvions du Méandre, et Halicarnasse s'appelle *Boudroun*. Sur ce panorama tout ensoleillé des rayons d'un Hérodote (1) et d'un St Paul, l'Islam a jeté son linceul de désolation et de mort.

En doublant l'île de *Cos*, saluons le lieu natal d'Hippocrate, le père de la Médecine (460 av. J.-C.) (2). Je ne sais ce qu'eût pensé Molière, ce grand moqueur des disciples d'Hippocrate, s'il eût jamais navigué dans ces parages. Il eût sans doute estimé, comme nous, que les excellents vins et les gras troupeaux de la pittoresque Sporade étaient des remèdes meilleurs que les aphorismes trouvés, dit-on, sur une table d'airain par le fameux adorateur d'Esculape. Ce dieu naturellement avait là un temple, mais il n'en reste rien.

Le soleil levant nous surprend devant Rhodes, où nous étions arrivés pendant la nuit (3). Encore un de ces coins privilégiés de la mer Egée, où les Grecs avaient fait fleurir

(1) Hérodote (484-425 av. J.-C.), surnommé le Père de l'Histoire, retiré à Samos, commença à se mêler aux agitations de la politique et tâcha d'enlever le pouvoir à Lygdamis, qui avait succédé à Artémise II dans la domination d'Halicarnasse. Il voyagea en Egypte, en Perse, en Phénicie, en Babylonie, etc., et consigna les résultats de ses observations dans ses *Histoires*, dont l'objet est la lutte de la Grèce civilisée avec le monde barbare représenté par les Perses. Hérodote n'a pas la critique sévère ni la sobriété du véritable historien; c'est un conteur, comme notre Villehardouin et notre Froissart, prodigue de traditions et de légendes. Au milieu de ses récits naïfs, on rencontre des pensées profondes sur le danger de l'infatuation et de l'insolence des grands, qui s'attirent infailliblement la colère de la Divinité. Il mourut à Thuries, dans l'Italie méridionale, ou à Athènes.

(2) On sait qu'Ataxerxès envoya une ambassade chargée de présents pour engager Hippocrate à venir au secours de son armée décimée par une épidémie. Girodet, un peintre du XVIIIe siècle, a représenté la scène du refus, où l'on voit Hippocrate repousser avec horreur l'or et les prières du satrape ennemi de sa patrie.

(3) Rhode, île de 40 lieues de circuit, avec 30,000 habitants, dont 26,550 Grecs, 2,500 Musulmans, 750 Juifs, 200 catholiques.

commerce, agriculture, arts et lettres. On connaît la fameuse école d'éloquence qu'y fonda Eschine après son échec dans le procès de la couronne contre Démosthène. (1) Elle maintint si bien le renom du Maître que Caton, Brutus, Cicéron, vinrent lui demander les secrets de la parole, qu'ils estimaient avoir ignorés jusque-là. — Notre *Saghalien* lui-même eût sans doute pu s'enfiler entre les jambes du célèbre colosse de bronze, représentant Apollon ou le Dieu-Lumière. La difficulté, c'est que le colosse n'est plus là. Elevé au troisième siècle avant notre ère, il était renversé un demi-siècle plus tard par un tremblement de terre. Au 7ème siècle (ap. J.-C.) les Sarrasins en firent transporter les débris en Egypte. Il comptait parmi les sept merveilles du monde. C'est la troisième au moins dont nous rencontrons la place depuis Constantinople. Mais plus que le souvenir du chef-d'œuvre de Chârs de Lindos, ce qui nous intéresse à Rhodes c'est la pensée que, pendant plus de deux cents ans cette île fut une terre quasi-française, et le théâtre des plus belles prouesses de nos chevaliers. C'est là en effet qu'en 1310 le grand maître des Frères Hospitaliers de Jérusalem vint planter l'étendard de la Croix, banni de la Cité Sainte,

(1) On se rappelle le sujet de ce débat fameux. Eschine avait attaqué comme illégal le décret de Ctésiphon, portant que Démosthène, en retour de sa bonne administration des fonds du théâtre et de l'argent des remparts, serait couronné dans le théâtre, aux grandes Dionysiaques, en présence des citoyens et des étrangers ; mais de là il avait pris prétexte pour blâmer la politique de son adversaire qui n'avait pas réussi à préserver Athènes du joug de la Macédoine. Démosthène répondit superbement qu'avec tous les glorieux souvenirs de son histoire, Athènes ne pouvait pas courir au-devant du maître étranger. " Non, Athéniens, non, vous n'avez pas failli en choisissant le parti du péril pour l'indépendance et le salut de tous ; non, je le jure par ceux de vos ancêtres qui, les premiers, bravèrent l'ennemi à Marathon, et par ceux qui lui livrèrent bataille à Platée, et par ceux qui combattirent sur leurs vaisseaux à Salamine..., et par beaucoup d'autres étendus sous la pierre des monuments publics... ; car la tâche d'hommes de cœur, tous l'avaient accomplie ; quant à la fortune, ils ont eu celle que la divinité leur avait répartie à chacun." Suivant une anecdote, Eschine aurait lu devant les Rhodiens son discours et celui de Démosthène. On applaudit l'accusation ; mais la défense souleva des transports : " Que serait-ce, s'écria Eschine, si vous aviez entendu le monstre lui-même." Plusieurs critiques contestent malheureusement qu'Eschine soit le fondateur de l'école de Rhodes.

et que ses successeurs le défendirent avec succès même contre le vainqueur de Constantinople et de Ste-Sophie. Il fallut la trahison du chancelier André d'Amarral en 1522 pour livrer à Soliman II ce dernier boulevard de la civilisation chrétienne en Orient (1). Dans la ville même de Rhodes on peut parcourir encore une rue, nommée la rue des Chevaliers, bordée presque exclusivement des maisons des célèbres paladins; on y admire des fenêtres en ogives, des croix, des fleurs de lis, des inscriptions latines et des armoiries des plus nobles familles d'Europe.

Nous voilà bien entrés dans cet Orient de Syrie où les Croisés frappèrent leurs plus beaux coups d'épée. Rhodes, Chypre, Antioche, autant de noms, qui évoquent des comtes et des barons bardés de fer, grands tueurs de mécréants! Où sont-ils les preux chevaliers? Où sont les Godefroid de Bouillon, les Tancrède, les Baudouin, les Barberousse, les d'Aubusson, les Villiers de l'Île-Adam? Où sont les forteresses qu'ils bâtirent? Hélas! à leur place nos yeux ne rencontrent que des minarets. A l'aspect des signes de victoire de ce désolant Islamisme, de ce fléau, qui semble avoir porté avec lui le souffle desséchant des déserts, d'où il est sorti, les visions du passé nous reviennent plus vives. Oh! comme on voudrait les voir réparer les grands évêques et les grands saints, les Polycarpe, les Ignace, les Athanase, les Cyrille, les Chrysostome, les Basile, pour rendre un peu de sève chrétienne à ces populations étiolées? Comme on voudrait les voir sortir, eux aussi, de leurs tombeaux, où ils dorment tout armés, les grands chevaliers, pour venir promener leur drapeau fleurdelisé sur ce territoire infidèle, pour faire étin-

(1) Il cacha, dit-on, une partie de la provision de poudre, et révéla aux soldats du Sultan les points faibles des fortifications. On sait que les chevaliers réfugiés à Malte virent leur ordre supprimé par Bonaparte.

celer l'éclair de leur épée aux yeux du successeur des Mahomet et des Soliman!

Mais non! que les chevaliers restent endormis; ils dépensèrent trop maladroitement leur vaillance. Pour les remplacer, les soldats nous manquent-ils? N'avons-nous pas nos croiseurs et nos cuirassés! Ils sont là-bas embusqués à Toulon. Ah! quand s'ébranleront-ils, non plus pour faire parade de leur force, mais pour l'exercer? Quand viendront-ils coucher à terre cet édifice vermoulu de l'Is-lam, qui n'abrite plus que cruauté et tyrannie? Quand apporteront-ils aux chrétiens la libération définitive? Hélas! en sollicitant de la France la liberté pour les autres, j'oublie qu'elle est devenue pour l'élite de ses propres enfants une espèce de Turquie, qu'elle a emprunté à Abdul-Hamid son arbitraire, ses vexations, ses inquisitions policières, ses criantes injustices, j'oublie que la France est une autre Arménie où liquidateurs, hommes de loi et de police tiennent lieu de Kurdes; mais où il n'est guère plus facile pour une certaine catégorie de citoyens de vivre et d'agir.

En quittant Rhodes, nous avons devant nous les côtes de la *Lycie*, où s'élevèrent les grandes et artistiques villes de *Patare*, dont le temple dédié à Apollon n'était pas moins célèbre que celui de Delphes; de *Xanthus*, d'où les Anglais ont tiré les superbes débris de l'art Lycien, qui ornent le *British Museum*; de Myre, qu'illustrèrent les vertus et miracles de St Nicolas, où St Paul fut embarqué pour aller se justifier devant César, auquel il en avait appelé. (1)

A la suite de la Lycie, voici l'ancienne *Pamphylie*. C'est

(1) On se souvient qu'à la suite d'une émeute, que les Juifs avaient excitée contre lui en plein temple de Jérusalem, Paul avait été fait prisonnier, avait passé deux ans de captivité à Césarée de Palestine sous l'autorité des procureurs successifs Félix et Festus. Ayant demandé d'être jugé par César, il avait été confié au centurion Junius pour être conduit à Myre, et de là appareiller pour Rome. On sait que la navigation fut agrémentée d'un naufrage dans l'île de Malte, où l'apôtre dut séjourner trois mois. Sa captivité ne prit fin qu'au bout de quatre ans.

en abordant au golfe d'*Attalia* que St Paul fut abandonné par Marc, qu'effrayaient le dessein de pénétrer dans les montagnes du Taurus, et plus encore peut-être la tendance de plus en plus marquée chez l'Apôtre des Gentils de rompre entièrement avec la synagogue. A partir de ce moment Marc s'attacha définitivement à St Pierre, dont il nous a laissé les souvenirs dans son Evangile.

Derrière les plaines marécageuses et insalubres de la rive pamphylienne s'élèvent les premiers chaînons du Taurus, et les hauts plateaux de l'Asie Mineure, formant anciennement les provinces de Pisidie, de Lycaonie, de Galatie. Ils ne sont guère habités aujourd'hui que par des nomades et des brigands, en particulier par ces kurdes, l'oreille toujours au guet du côté de Constantinople, prêts au moindre bruit à descendre vers les villages arméniens, pour massacrer et piller. Autrefois la fable et le culte de Jupiter et de Mercure avaient agrémenté ces steppes. C'est là que Lycaon fut changé en loup pour s'être moqué des deux divinités jovienne et mercurienne; là que *Philémon* et *Baucis* en retour de leur hospitalité avaient obtenu de confondre leur destinée par leur métamorphose en deux arbres mêlant leur tronc et leur feuillage: fable qui en passant par la gracieuse imagination de notre bon La Fontaine, a pris un charme immortel. Mais, mieux que par les souvenirs mythologiques, ces lieux nous sont chers par les persécutions qu'y subirent St Paul et St Barnabé, ainsi que par les fruits merveilleux qu'ils y produisirent. C'est à Antioche de Pisidie qu'aux Juifs mécontents de l'inefficacité qu'ils attribuaient à la loi mosaïque. Paul lança ce solennel avertissement. "C'était à vous premièrement qu'il fallait annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici que nous allons maintenant aux Gentils". Là-dessus l'infatigable missionnaire s'enfonça dans les terres plus incultes de la Lycaonie et de la Galatie,



Le sacrifice de Lystre, d'après un carton de Raphaël conservé à Londres.

vers Iconium (1) et Lystres (2). La haine des Juifs l'y poursuivit et réussit à lui infliger le supplice de la lapidation. N'importe! parmi ces montagnards à demi-sauvages de la région du Taurus les premières églises des Gentils venaient d'être fondées; eux les premiers avaient compris "que les observances légales sont aussi défectueuses qu'impuissantes; que l'âme croyante, livrée au Christ, doit ne vivre que pour Dieu, ne faire qu'un avec Jésus; que c'est Jésus, qui vit en elle; que le chrétien devient un être nouveau dont le St-Esprit est le souffle et le mouvement". Tant il est vrai que c'est aux humbles et aux petits que Dieu se plaît à révéler les secrets de la vie surnaturelle!

(1) Au nombre des conquêtes faites par Paul à Iconium fut Thècle, la plus illustre vierge des temps apostoliques. La vie de cette jeune païenne a été singulièrement embellie par la fiction. "Versée dans les lettres profanes, elle s'élevait sans peine aux plus hautes doctrines du maître; elle parut même avoir suivi Paul lors de son départ d'Iconium et être devenue la plus fervente de ses disciples. La sagesse de Thècle demeura célèbre en Asie mineure. Trois siècles plus tard, un évêque de Lycie, Méthode, lui donnait la place d'honneur dans son "Banquet des dix Vierges" au-dessus d'Agathe, de Marcella, de Domina: à elle, proclamaient ses compagnes, la plus belle, la plus fleurie des couronnes, car plus que toute autre, elle a brillé en vertu." — Fouard, *Saint Paul*, I, pp. 44-45.

(2) On se rappelle le curieux incident dont Lystres fut le théâtre. "Paul y prêchait: parmi ses auditeurs, il aperçut un homme impotent gisant à ses pieds; cet infortuné, perclus dès le sein de sa mère, n'avait jamais marché. L'apôtre fixa sur lui ce regard qui pénétrait les cœurs, et, voyant qu'il avait la foi pour être sauvé, il lui dit à haute voix: "Lève-toi droit sur tes pieds." L'infortuné obéit, et dans la surprise de cette agilité inconnue pour lui, il sautait et marchait à la fois. La foule éclata en cris de joie et de religieuse frayeur. "Ce sont des dieux, disaient-ils en lycaonien, ils ont pris figure d'homme pour descendre vers nous." Barnabé avait grand air près de son compagnon, petit, laid, chétif d'extérieur. Ils l'appelaient Jupiter et Paul Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole. Les apôtres, ignorant la langue du pays, ne comprirent point ces paroles du peuple et se retirèrent en leur demeure. Pendant ce temps, on courut au temple de Jupiter avertir le prêtre que son Dieu était à Lystres. Les victimes préférées de Jupiter et de Mercure, des taureaux, furent amenés, le front chargé de guirlandes; prêtres et peuple se parèrent eux-mêmes de couronnes, et à flots pressés la procession s'avança vers la demeure des apôtres. Saisis d'horreur, Paul et Barnabé déchirèrent leurs vêtements et s'élançèrent sur la foule: "Que faites-vous? s'écrièrent-ils, nous sommes des hommes comme vous, sujets aux mêmes infirmités. Ce que nous vous prêchons, c'est que vous vous convertissiez de ces vaines superstitions au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent." (Fouard, *Saint Paul*, I, pp. 48-52).

Paul dut engager une vraie lutte pour conjurer ce sacrilège. Le dépit qu'éprouva la foule de sa vaine tentative ne fut pas pour rien dans la facilité avec laquelle elle livra Paul aux fantaisies barbares des Juifs venus d'Antioche, de Pisidie et d'Iconium.

Entre le golfe d'*Adalia* et le golfe d'*Issus* s'étend la *Cilicie*, qu'administra jadis Cicéron, et où le vaniteux orateur pensa, un moment, par une expédition contre les Parthes conquérir les honneurs d'une montée triomphale au Capitole. La ville de *Cis* fut autrefois la Capitale des rois de la *Petite Arménie*; elle est aujourd'hui encore le siège d'un patriarcat.

Mais la ville qui ressuscite dans ma mémoire, c'est Tarse. Parmi les enfants de cette cité à la fois commerçante et lettrée, rivale d'Alexandrie et d'Athènes (1), je distingue le jeune Saul qui tantôt sous la direction des maîtres de la loi déroule les parchemins contenant les textes sacrés, tantôt tresse les poils de chèvre fournis par les troupeaux du Taurus ou tisse de grossières couvertures pour les tentes. C'est lui, le vase d'élection, le futur apôtre des Gentils, dont le nom doit être pour les siècles associé à celui du batelier de Capharnaüm dans la fonda-

(1) Assise dans une vaste plaine d'Asie mineure, Tarse se trouvait à quatre heures de la Méditerranée, et à égale distance des cimes du Taurus. Au nord, à travers ces montagnes, un passage, appelé *Portes ciliciennes*, s'ouvrait pour les caravanes, qui venaient trafiquer avec le monde romain; vers l'est, de larges voies la rattachaient aux marchés de la Syrie, tandis qu'une rivière navigable, le Cydnus, conduisait à la mer les bois abattus sur le Taurus et les richesses que l'Orient accumulait dans les entrepôts de la cité." — Fouard, *Saint Pierre*, p. 127.

Philostrate nous représente les philosophes et grammairiens de cette cité, assis par troupes sur les quais du Cydnus, caquetant comme des bandes d'oiseaux.

"Tarse avait pour Dieu tutélaire l'infâme Sardanapale, confondu par les légendes avec l'Hercule de Lydie, le Baal des Phéniciens, le Sandon asiatique, et, comme eux, honoré sous des tentes sacrées dans de voluptueuses orgies. A Antioche, aux portes de Tarse, une statue de marbre représentait Sardanapale, efféminé, vêtu d'une robe lydienne, étendant les bras, et claquant des doigts avec l'insouciance du débauché. Au-dessus, une inscription, en langue assyrienne, exprimait toute la morale de ce culte: "Bois, mange, jouis; le reste n'est rien." — Fouard, *ibid.*, p. 128.

Rappelons que c'est à un bain dans les eaux glacées du Cydnus qu'Alexandre dut la fièvre qui faillit l'emporter.

Le jeune conquérant était à Tarse, lorsque, averti par une lettre de Parménion qu'il allait être empoisonné par son médecin Philippe, il se contenta de tendre la lettre à celui-ci, et vida en même temps le breuvage jusqu'à la dernière goutte. Quelques jours après cet acte de confiance en l'honnêteté humaine, il gagnait la bataille d'Issus.

tion de l'Empire messianique (1). C'est lui qui doit affranchir le monde des bandelettes de la loi mosaïque et lui apprendre que seule la foi en Jésus de Nazareth justifie. Qu'il est loin pourtant de soupçonner sa destinée merveilleuse. Quelle distance de Tarse au chemin de Damas! Fils de Pharisien et pharisien lui-même, il n'a que mépris pour la sagesse grecque, et plus que personne il est scrupuleux sur les observances légales. Pour conquérir la dignité de rabbi, à laquelle il aspire, dès l'âge de douze ans il monte à Jérusalem. Il vient s'asseoir dans la poussière au pied de l'estrade, où enseigne Gamaliel; il ne se lasse pas d'entendre, de boire cette parole, qui commente avec une éloquence vibrante d'espoir les cantiques et les prophéties d'Israël. Non certes, à l'école d'un pareil maître ce n'est pas à répéter les lamentations de Jérémie que Saul s'exerce; il ne rêve qu'à travailler au renouvellement du monde, à la restauration du trône de David annoncés par Isaïe et Ezéchiel. Aussi dès que son âge le lui permet je le vois parmi les païens brûlant de les gagner au culte de Jéhovah. Mais au retour d'une de ses missions qu'apprend-il? Qu'un certain nombre de ses compatriotes donnent pour Messie un Crucifié, un séducteur condamné par le Sanhédrin, et qu'ils sont en train de fonder dans le peuple de Dieu une religion dissidente avec une Croix pour enseigne! Ah! il est trop heureux de veiller sur les vêtements d'un de ces dangereux novateurs qu'on vient de saisir et qu'on se met en devoir de lapider. Toutefois son zèle exterminateur est trop à l'étroit dans Jérusalem. Que le grand prêtre lui donne seulement plein pouvoir et il se fait fort d'aller purger la Syrie de la secte des Chris-

(1) Seulement, pendant que Simon Pierre renoncera à son métier de pêcheur, Paul continuera pendant tout le cours de ses missions à demander son pain à son art de tisser le poil de chèvre ou de chameau. Jusque dans l'opulente Ephèse, il fabriquera des couvertures de tentes pour n'être pas à charge aux fidèles.

tiques. Eh bien! il a obtenu le pouvoir désiré; qu'il se hâte de partir! Car là-bas, vers le Nord de la Terre Promise, à la porte de Damas quelqu'un l'attend avec plus d'impatience encore! Il l'attend pour le renverser dans la poussière du chemin, l'aveugler d'un éclair subit, puis le relever illuminé de la clarté de vie. Non! Non! Saul n'a pas reçu ce vaste cœur et cette flamme du prosélytisme, pour attacher des trophées à la synagogue qui n'est plus qu'une mesure tombant en ruines; c'est pour dilater l'Eglise de Jésus; c'est pour l'ouvrir à deux battants aux nations qui vont s'y précipiter. En vain il se révolte contre l'aiguillon, le Maître qui veut à son service cette riche nature, finit par la dompter.

Mais tandis que mon esprit voyage ainsi de Tarse à Jérusalem et de Jérusalem à Damas à la suite du jeune Docteur de la Synagogue devenu le Docteur des Nations, notre *Saghalien* est arrivé en face de Chypre (1). Déjà il fend ces vagues à la blanche mousse d'où Aphrodite, dit la mythologie, sortit un jour toute belle, et où colombes et dauphins s'empressèrent de traîner son berceau de nacre aux rives voisines. Une aussi poétique origine est toute entière éclosée du cerveau des Grecs. On sait que l'Aphrodite adorée à Chypre n'était autre que l'Astarté des Phéniciens, divinisation des plus grossiers instincts de l'humanité. Nous touchons donc bien à la terre classique de la sensualité et de la débauche. Sur ce sol s'élevèrent les bosquets d'Idalie, d'Amathonte et de Paphos, c'est tout dire. Le sanctuaire de cette dernière ville, comme nous l'apprend Virgile (Æn. I. v. 415 sqq.) pouvait

(1) Le véritable nom de cette île est Cypro (de Kupros, Cypres'. Chypre est une corruption provenant de la prononciation italienne. Elle est la plus grande île de la Méditerranée après la Sicile et la Sardaigne : elle a 220 kil. de long, 60 à 80 de large; 210,000 habitants, dont 48,000 Musulmans, la majorité des autres Grecs schismatiques. Nicosie est la capitale actuelle; Larnaka le port principal. Le Troodos, point culminant a 2,000 mètres. Peu de cours d'eau.

bien ne voir jamais couler le sang d'aucune victime, il pouvait ne recevoir jour et nuit que de l'encens et des fleurs, il n'en était pas plus pur; il ne cessait pas d'être un antre de luxure buvant la sève des âmes, ainsi que la vigueur des corps. Une telle corruption cependant n'arrêta pas les Messagers du Crucifié. Ils avaient été instruits qu'il n'est aucune pourriture morale d'où le ferment évangélique ne puisse faire germer des fleurs de sainteté et de virginité. Paul, Barnabé et son cousin Marc vinrent donc sur ce domaine d'Aphrodite, qui, pour comble de malheur, n'était pas moins celui de la Magie. En ce temps-là vivait à Paphos un gouverneur romain, du nom de Sergius Paulus. Esprit sérieux, il avait été écoeuré par les spectacles impurs qu'il y avait rencontrés. Il ne pouvait se persuader que le tout de la vie consistât à se vautrer dans la boue, et à s'épuiser dans les spasmes de la chair. La contradiction qui existe dans l'homme entre la bête et l'ange était pour lui une torturante énigme — Or sur l'île de prétendus sages passaient pour avoir des communications avec l'au-delà: Sergius s'était empressé d'en faire venir un près de lui. Mais il faut croire que Bar-Jésus n'avait pas résolu tous ses doutes; car, ayant appris que trois Juifs récemment débarqués dans Chypre y remuaient les synagogues par la nouveauté de leur doctrine, il voulut les voir. On connaît le reste. Confronté avec les apôtres l'imposteur Bar-Jésus s'entendit apostropher par Paul en ces termes: "O homme, plein de toute fraude et de toute méchanceté, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu pas de pervertir les voies droites du Seigneur? Et maintenant, voici, la main du Seigneur est sur toi, tu seras aveugle, sans voir le soleil pour un temps". Aussitôt l'obscurité et les ténèbres tombèrent sur Elymas, et se tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un, qui lui donnât la main. A la vue de ce qui arrivait le proconsul crut, saisi par la

doctrine du Seigneur. (1) Sergius, lui aussi, venait de trouver son chemin de Damas.

Dans la suite l'apôtre Barnabé devint le fondateur de la florissante église de Chypre. qu'il protégea plus tard contre les ambitions des Patriarches d'Antioche. Un de ceux-ci, Pierre le Foulon, réclama en effet auprès de l'empereur Zénon l'hégémonie sur l'île de Chypre; et, Anthyme, évêque de Constancie, avait épuisé tous ses arguments de défense lorsque l'apôtre Barnabé lui apparut en songe et lui indiqua l'endroit de son propre tombeau avec un exemplaire de l'Evangile de St Matthieu, transcrit de sa main. L'indication s'étant trouvée exacte, et par suite l'origine apostolique de cette église étant prouvée, la cause d'Anthyme fut gagnée. Chypre cessa de dépendre d'Antioche.

Habitée d'abord par des Phéniciens et des Grecs, Chypre passa successivement aux mains des Perses, d'Alexandre, des Ptolemées d'Egypte, des Romains et des Musulmans. En 1191, Richard Cœur de Lion la conquiert et la donna aux Lusignans, qui y régnèrent jusqu'en 1373, époque où elle fut occupée par les Génois, auxquels succédèrent les Vénitiens en 1485. En 1571, le sultan Sélim la réduisit au pouvoir des Turcs, qui ont continué à l'administrer, c'est à-dire à la ruiner jusqu'en 1878, en dépit des soulèvements de 1764 et de 1825, qui furent du reste sévèrement réprimés. La fertilité de Chypre était proverbiale. Vignes, blés, cyprès, pins, bois, cèdres, cuivre, argent, tels sont les produits que les anciens lui attribuent. Les Turcs ayant passé par là, la désolation a dû nécessairement suivre. Rien d'étonnant que le voyageur aujourd'hui n'aperçoive guère que des pics dénudés, que des pentes parsemées de maigres oliviers, de cyprès piqués çà et là, de quelques vignes, d'un peu d'orge et de blé. Les Anglais,

(1) On a prétendu qu'en souvenir de Sergius Paulus, Saul s'était appelé Paul. Il vaut mieux croire, avec l'abbé Fouard, que ce nom avait été donné au jeune Tarsais concurremment avec celui de Saul, pour faciliter ses relations avec les Romains et les païens en général.

qui depuis 1878 administrent Chypre au nom du Sultan, réussiront-ils à y ramener les arbres et la fécondité du sol? Ils ont pris quelques mesures dans ce but; mais ce n'est pas la prospérité foncière qu'ils apprécient, c'est la position. Chypre s'ajoutant à Malte et Gibraltar complète la ligne de forteresses qui assure à la Grande-Bretagne une influence décisive dans la Méditerranée. Bien plus, elle est un poste avancé, d'où l'insatiable avidité de John Bull guette le Liban et la Syrie. Une voie ferrée des bords du golfe d'Alexandrette à ceux du golfe Persique ne serait-ce pas encore la route la plus courte vers l'immense Empire des Indes? Soyez sûr que si John Bull en parle peu, il y pense beaucoup; et ce n'est pas sans un malin plaisir qu'il suit l'imbécile politique des sectaires, ses voisins d'outre-Manche, qui lui ouvrent toutes larges les portes de ce pays, qu'on se plaisait jusqu'ici à appeler la *France du Levant*. Assurément la Syrie devrait revenir à la France. C'est la France qui a fait l'expédition de 1860 pour arrêter le massacre des Maronites par les Druses, amis de l'Angleterre; c'est la France qui a érigé une faculté de médecine à Beyrouth, qui entretient de florissantes écoles dans cette ville et sur toute la surface de la contrée; c'est elle qui a construit le port, le tramway libanais, le chemin de fer de Beyrouth à Damas, celui de Zaleh à Alep; enfin c'est la France, plus qu'aucune autre nation, qui a contribué à procurer à ce pays le peu de prospérité dont il jouit. Mais quoi! qu'on le veuille ou non, tout cela est lié indissolublement au sort des missionnaires. La persécution antipatriotique que mène contre eux le gouvernement français est une vraie bataille au profit des Pouvoirs rivaux. La Grande-Bretagne compte bien bénéficier de l'aubaine. Elle travaille de plus en plus le Liban. Dans dix ans, si la Syrie continue à être délaissée par la France, il ne faudrait pas s'étonner outre mesure qu'elle fût anglaise.

M. Camisiez, S. J.

LES TORPILLES DORMANTES ET LES TORPILLES AUTOMOBILES

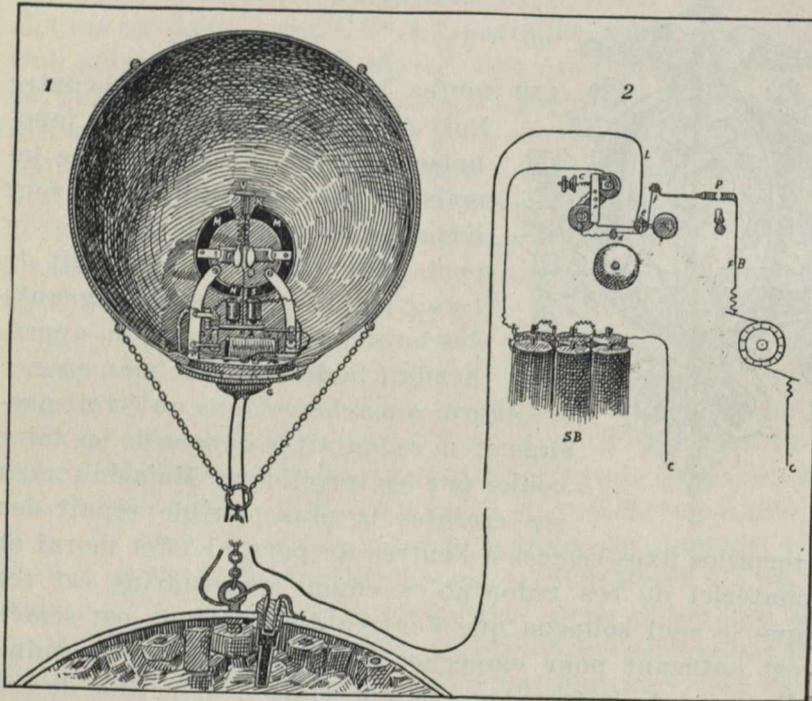


ANS toutes les attaques faites contre Port-Arthur par la flotte japonaise, on a pu remarquer que jamais les gros vaisseaux ne se sont hasardés bien près de l'entrée du port. Sans doute on craignait de les exposer aux feux plongeants des hautes fortifications, on appréhendait la difficulté de manœuvrer ces énormes machines dans un étroit passage et on redoutait le danger de les faire couler par les torpilleurs. Mais de toutes ces craintes la plus terrible venait des torpilles fixes semées à l'entrée du port. L'effet moral et matériel de ces redoutables engins sous-marins est tel que le seul soupçon que l'entrée d'un port en est semée est suffisant pour empêcher l'ennemi le plus déterminé d'essayer de la franchir. La puissance destructible de ces mines dormantes est tel que le vaisseau le plus fort, à son contact, est voué à une ruine totale, le moins qu'il puisse lui arriver c'est d'être dans la nécessité d'être jeté sur la côte s'il y a moyen d'en sauver encore quelque chose.

Ces torpilles fixes sont de trois espèces: les premières, celles que l'on fait partir du rivage, lorsque l'observateur voit un vaisseau à portée; les secondes celles qui font explosion lorsqu'elles sont frappées par un vaisseau, comme

celle que les Russes prétendent avoir causé la perte du "Petropavlovsk"; enfin celles qui sont frappées par un vaisseau avertissant au moyen d'un courant électrique un opérateur posté sur le rivage et qui fait partir la mine.

Les torpilles fixes peuvent avoir différentes formes, mais la plus usitée est celle que représente notre gravure.



Torpille fixe.

Ces torpilles consistent en une enveloppe ou boîte ronde en métal très résistant remplie d'une matière fortement explosible et contenant une fusée qui s'enflamme soit automatiquement ou par un observateur caché sur le rivage. Ces torpilles se placent au fond de l'eau lorsque la profondeur n'est pas trop grande, ou sont ancrées à une profondeur déterminée. Les torpilles du type que représente

notre gravure peuvent être tirées par un ou deux guetteurs. S'il n'y en a qu'un, les torpilles sont placées sur une ligne convergente vers le poste d'observation de manière à ce qu'on puisse toutes les faire partir lorsqu'un vaisseau passe à portée. Lorsqu'il y a deux guetteurs il devient possible de déterminer l'endroit exact où passe le vaisseau et ne faire partir que celle à portée de le détruire. Généralement on place sur le rivage des batteries à tir rapide pour empêcher l'ennemi d'envoyer de petits bateaux faire partir les mines avant l'arrivée des gros vaisseaux.

Suivons maintenant de plus près la mine en action de ces engins de destruction. Dès qu'un vaisseau touche à la torpille (figure 1) une boule suspendue (B) attachée à un fil de soie, penchant d'un côté, met la détente (A) en contact avec les bobines (NS) placées au-dessus et transmet un courant électrique à la batterie de signalement (S B, figure 2) sur le rivage. Ce courant n'est pas assez fort pour enflammer la fusée, mais il met en action la batterie de terre et sonne la cloche (d) d'avertissement et met la ligne de circuit (L) avec celle du tir (F B). L'opérateur n'a plus qu'à placer la cheville de contact (P) pour lancer toute la force du courant de la batterie (S B) vers la fusée (b, figure 1) pour causer l'explosion de la torpille. Lorsque c'est une torpille automatique, comme celles qui ont détruit le "Petropavlovsk" de la flotte russe et le "Hatsuse" de la flotte japonaise, il suffit que le vaisseau la frappe pour causer l'explosion.

La torpille Whitehead est le plus remarquable engin de destruction qui ait jamais été conçu; pour donner une idée de la complication de son mécanisme, il nous suffira de résumer en quelques lignes le problème complexe dont elle constitue la solution:

La torpille est lancée à l'air comprimé ou à la poudre au moyen d'un tube spécialement construit à cet effet; les

divers mécanismes doivent être capables de résister au choc qu'ils auront à subir au moment du lancement.

Le moteur se met en marche soit au moment même du lancement, soit après l'immersion; le déplacement de la torpille se continue dans la direction du tir.

Une fois en marche, la torpille s'arme, c'est-à-dire qu'elle devient susceptible d'exploser par le choc.

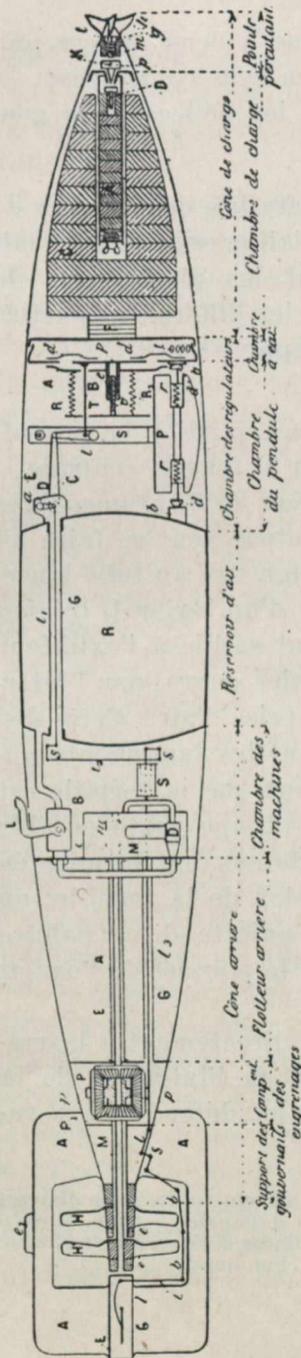
Elle s'immerge automatiquement à une profondeur déterminée et revient d'elle-même à cette profondeur si elle en est écartée sous l'influence d'une cause accidentelle quelconque.

La torpille fait explosion si elle rencontre un obstacle; si elle manque son but, elle continue sa route jusqu'à ce qu'elle ait parcouru une certaine distance qui peut être réglée avant le lancement.

Puis la torpille stoppe et remonte à la surface s'il s'agit d'un tir d'exercice à la suite duquel il est de première importance de pouvoir la retrouver; elle coule s'il s'agit, au contraire, d'un tir de combat, afin de ne pas constituer un danger permanent pour les bâtiments amis qui pourraient la rencontrer.

La torpille Whitehead a la forme d'un fuseau allongé très affiné de l'arrière, un peu plus renflé à l'avant. Elle est divisée en plusieurs compartiments qui sont à partir de l'avant:

- 1° Le cône de charge renfermant l'appareil percutant, l'amorce, la charge-amorce et la charge proprement dite;
- 2° La chambre des régulateurs d'immersion;
- 3° Le réservoir à air contenant de l'air comprimé à 70 atmosphères pour l'appareil moteur;
- 4° La chambre des machines;
- 5° Un compartiment assurant la flottabilité de la torpille quand il est vide, et son immersion quand il est plein d'eau;
- 6° Le compartiment des engrenages destinés à trans-



TORPILLE AUTOMOBILE.

JUILLET. — 1904.

QUEUE. — SUPPORT DES GOUVERNAIS. — A, ailerons verticaux; A', ailettes verticales; e, ergot directeur; s, mouvement de sonnette; b, balancier commandant la bielle t; l, levier du gouvernail; G, gouvernail; E, tube de dégagement d'air. Le support des gouvernails porte les ailerons verticaux A et les ailerons horizontaux (non représentés); H, hélice avant, à pas à droite, clavetée sur le manchon du pignon arrière; H', hélice arrière, à pas à gauche, clavetée sur l'arbre moteur; e, e', écrous des hélices.

COMPARTIMENT DES ENGRÉNAGES. — P, pignon claveté sur l'arbre A; p, p', pignons intermédiaires; P1, pignon fou sur l'arbre A et faisant corps avec le manchon M.

FLOTEUR ARRIÈRE. — A, arbre creux commandé par la machine et servant de conduit d'échappement d'air; E, tube enveloppe de l'arbre; G, tube-guide de la tige du gouvernail.

CHAMBRE DES MACHINES. — B, boîte des soupapes, renfermant les soupapes de chargement et de la soupape de prise d'air; Levier de prise d'air, rabattu au moment du lancement par un doigt fixé au tube; D, détendeur ou régulateur de pression, ramenant l'air à une pression de 25 à 30 kilos environ (suivant les types des torpilles); M, machine-motrice fixée sur la cloison support c; m, manivelle de l'arbre moteur; s, mouvement de sonnette de la transmission du mouvement du gouvernail; t2, tige de transmission; S, servomoteur, commandant la tige t3.

RÉSERVOIR D'AIR. — t1, tige de transmission; G, tube-guide de la tige de transmission. Le réservoir contient de l'air comprimé à une pression d'environ 70 kilos par centimètre carré.

CHAMBRE DES RÉGULATEURS. — *Chambre à eau.* — t, trous d'arrivée d'eau; p, piston hydrostatique; d, diaphragme en caoutchouc empêchant l'eau de pénétrer dans la chambre du pendule.

Chambre du pendule. — B, bielle à expansion du piston hydrostatique, formée de deux parties glissant l'une dans l'autre, maintenues à leur écartement normal par deux forts ressorts (non représentés); e, v, écrou et vis de tension des ressorts du piston hydrostatique; T, traverse des ressorts, à trois branches, transmettant la tension des ressorts à la vis v; R, R1, ressorts du piston hydrostatique s'appuyant sur la Cloison support A; P, pendule en fonte maintenu entre deux buttoirs; b, b', par des tampons d'agissant sur les ressorts du pendule r, r', logés dans les évidements du pendule; S, tige de suspension, montée sur couteaux; l, levier articulé, commandant par son extrémité supérieure le système de transmission du mouvement des régulateurs au gouvernail; le levier est articulé avec la bielle à expansion B et avec un axe horizontal fixé à la tige de suspension; C, transmission du mouvement du levier articulé au bras double; D, bras double traversant par son axe horizontal a la boîte étanche E; le bras extérieur est relié à la transmission C, le bras intérieur à la t1.

CÔNE DE CHARGE. — Pointe percuteuse. — h, hélice à quatre branches tournant sens inverse des aiguilles d'une montre quand la torpille est en marche; t tige carrée entraînée par le mouvement de rotation de l'hélice; m, manchon fileté entraîné par la tige carrée et venant buter à bout de course contre le percuteur; g, guide fileté se déplaçant de l'arrière à l'avant quand le manchon est venu buter contre le percuteur et entraînant avec la tige carrée et l'hélice (la pointe percuteuse est alors armée); K, goupille en plomb cisailée sous l'action d'un choc; p, percuteur.

Chambre de charge. — D, détonateur; A, charge-amorce, formée de cylindres de coton-poudre sec; C, cartouche renfermant les disques de fulmi-coton; F, rondelles de feutre maintenant les cartouches en place.

(A l'intérieur de chaque partie de la construction, chaque lettre désigne une même pièce; mais le grand nombre des lettres employées a exigé qu'on les répétait pour désigner des pièces différentes dans les diverses régions. Le lecteur devra donc chercher chaque lettre dans la région que le texte de l'article indique.)

mettre le mouvement de la machine à deux hélices animées de mouvements de rotation en sens contraires;

7° La queue de la torpille avec les hélices et le gouvernail.

Sans entrer dans la description détaillée des organes de la torpille, que la figure 9 indique d'ailleurs suffisamment, nous mentionnerons sommairement les dispositions de principe qui ont été adoptées pour les différentes parties du programme que l'engin doit remplir (1).

1. Propulsion. — L'air comprimé nécessaire à la propulsion est renfermé dans un réservoir R (partie centrale 1) d'environ 200 litres, sous une pression de 70 atmosphères environ. La mise en marche du moteur peut se faire au moment même du lancement: un doigt, fixé au tube lance-torpilles, détermine le rabattement d'un levier L (région de la chambre des machines) faisant saillie à l'extérieur de la torpille; le mouvement du levier ouvre, par l'intermédiaire d'une came, la soupape de prise d'air. Cette disposition présente l'inconvénient, pour les lancements au-dessus de l'eau, de produire, pendant que la torpille est dans l'air, l'affolement des hélices et une perte notable d'air comprimé. Aussi ne produit-on souvent la mise en marche du moteur qu'après immersion de la torpille; on a recours, dans ce but, à une petite palette, dite "palette russe", qui se rabat sous l'action de la poussée de l'eau et détermine l'ouverture de la soupape.

L'air du réservoir ne se rend pas directement à la machine; il passe sur un détendeur D (à l'intérieur de la chambre des machines), analogue aux détendeurs à va-

(1) Dans cette figure 9 les mêmes lettres ont été employées dans diverses régions de la torpille pour désigner des pièces différentes. Aussi, aurons-nous soin, dans la description qui va suivre, d'indiquer, à l'occasion de chaque lettre, la région dans laquelle le lecteur devra la chercher.

peur, et qui réduit la pression à 28 atmosphères environ; grâce à cette disposition, la pression d'introduction dans les cylindres reste indépendante de la pression dans le réservoir.

Dans les torpilles ancien modèle, les moteurs sont des machines Brotherood; trois cylindres ont leurs axes à 120° dans un même plan perpendiculaire à l'arbre; chaque cylindre, à simple effet, actionne un piston à fourreau; les bielles agissent sur une même manivelle de l'arbre moteur. Un tiroir tournant, unique, ouvre et ferme les différents orifices d'admission et d'évacuation. Les trois cylindres sont venus de fonte avec une chambre d'évacuation centrale à l'intérieur de laquelle se meuvent les bielles et la manivelle. L'arbre est creux et sert de conduit d'évacuation à l'air qui s'échappe à l'extrémité arrière de la torpille, derrière les gouvernails. Les machines tournent à environ 900 tours.

Les torpilles nouveau modèle ont des moteurs Whitehead, qui diffèrent des précédents par divers détails de construction et par les organes de distribution, formées de trois tiroirs distincts à mouvement rectiligne alternatif, commandés par une même came clavetée sur l'arbre. Les machines, dont la pression de régime est de 22 à 34 atmosphères, suivant les types de torpilles, tournent à 900 tours. La puissance des divers moteurs varie de 35 à 50 chevaux.

La propulsion est obtenue par la rotation de deux hélices de pas contraires; l'hélice derrière est clavetée sur l'arbre de la machine, l'hélice avant sur un manchon qui entoure l'arbre et reçoit un mouvement de rotation de sens contraire à celui de l'arbre par l'intermédiaire de pignons coniques. Les deux hélices tournent au même nombre de tours et ont chacune deux ailes; le pas de l'hélice avant est légèrement supérieur à celui de l'hélice arrière.

Cette combinaison de deux propulseurs tournant en sens contraires est nécessaire; avec une seule hélice, la

torpille serait soumise à l'action d'un couple qui tendrait à la faire tourner autour de sa position d'équilibre en sens inverse du mouvement de rotation de l'hélice; la torpille prendrait de la bande et serait déviée de la direction suivant laquelle elle aurait été lancée par l'action du gouvernail horizontal.

Les pas des deux hélices sont déterminés expérimentalement de façon à maintenir la torpille pendant la marche exactement dans son assiette normale.

2. *Direction.* — Une torpille dont les formes seraient rigoureusement symétriques par rapport à un plan vertical, dont le centre de gravité serait dans ce plan et qui serait réglée de façon à ne pas donner de bande, se déplacerait nécessairement dans le plan vertical de tir. Pour parer aux légers défauts de symétrie que la torpille peut présenter, on dispose à l'arrière deux ailettes directrices (région de queue) dont on peut faire légèrement varier l'orientation autour de leur position moyenne parallèle à l'axe. L'orientation à donner à ces ailettes est déterminée, une fois pour toutes, pendant les tirs de réglage.

3. *Immersion.* — Les dispositifs employés pour obtenir une immersion déterminée de la torpille, constituent la partie la plus ingénieuse de l'invention. Les mouvements de la torpille dans le plan vertical de tir sont réglés par un gouvernail horizontal G (région de queue) placée à l'arrière des hélices. Les mouvements de ce gouvernail sont commandés par un *piston hydrostatique* et un *pendule*. Le piston hydrostatique *p* (chambre des régulateurs) supporte sur l'une de ses faces la pression de ressorts RR¹, que l'on peut régler à volonté; le pendule P (même région) reste toujours dirigé suivant la verticale et a, par suite, un déplacement relatif vers l'avant ou vers l'arrière de la torpille suivant que celle-ci est inclinée la pointe en bas ou en haut.

Le piston hydrostatique et le pendule n'agissent pas directement sur le gouvernail; la commande se fait par l'intermédiaire d'un servo-moteur à air comprimé S (fig. 9, chambre des machines); les leviers actionnés par les appareils régulateurs d'immersion n'ont à vaincre que les efforts de frottement du tiroir de ce servo-moteur.

4. **Pointe percutante.** — La pointe percutante doit être sans action tant que la torpille n'a pas été lancée et n'a pas accompli sous l'eau un certain trajet; pour armer la torpille automatiquement, une petite hélice, dont le mouvement est déterminé par la poussée de l'eau quand la torpille est en marche, est disposée à l'extrême avant; le mouvement de rotation détermine le déplacement longitudinal d'une pièce formant écrou qui fait saillie peu à peu avec l'hélice à l'avant de la torpille et devient susceptible de produire le mouvement du percuteur sous l'action d'un choc.

5. **Mécanismes divers.** — La torpille comprend encore:

1° Le *mécanisme d'immobilisation du gouvernail horizontal*, destiné à éviter au moment du lancement, sous l'action des forces d'inertie, un déplacement brusque du pendule susceptible de fausser les tiges de commande du servo-moteur; dès les premiers tours de la machine, le déclanchement du mécanisme d'immobilisation est obtenu automatiquement et la commande du gouvernail est libre;

2° Le *mécanisme de stoppage*, commandé également par le moteur, et qui produit la fermeture de la soupape de prise d'air quand la torpille a parcouru une distance déterminée;

3° Le *mécanisme de submersion*, qui fonctionne en même temps que le mécanisme de stoppage et détermine par l'ouverture d'un robinet le remplissage du flotteur. Dans le cas d'un tir d'exercice, ce mécanisme ne fonctionne pas,

le flotteur reste vide; une fois le moteur stoppé, la torpille, dont le déplacement est un peu supérieur au poids, remonte à la surface.

6. Inconvénients de la torpille Whitehead. — Les nombreux perfectionnements qui ont été apportés depuis environ vingt-cinq ans aux torpilles Whitehead ont assuré à ces engins un fonctionnement satisfaisant; les torpilles présentent toutefois le grave inconvénient de renfermer des mécanismes compliqués et délicats, exigeant des réglages minutieux et fréquents; elles ne peuvent être confiées qu'à un personnel spécial, parfaitement exercé.

Le prix des torpilles Whitehead varie, suivant les types, de \$1200,00 à \$2500,00.

Paul L.





L'ŒUVRE DES MISSIONNAIRES AGRICILES

“ J'ai fait réflexion qu'un prêtre peut, aussi bien qu'un autre, avoir son mot à dire dans les questions d'agriculture. N'est-ce point le prêtre qui bénit les semences et les prémices des moissons ? N'est-ce pas lui qui consacre le pain et le vin, faisant germer sur l'autel le froment des élus dont vivent les âmes ? ”

R. P. HERBETEAU, S. J.,

Premier Congrès des Cercles agricoles, P. Q.

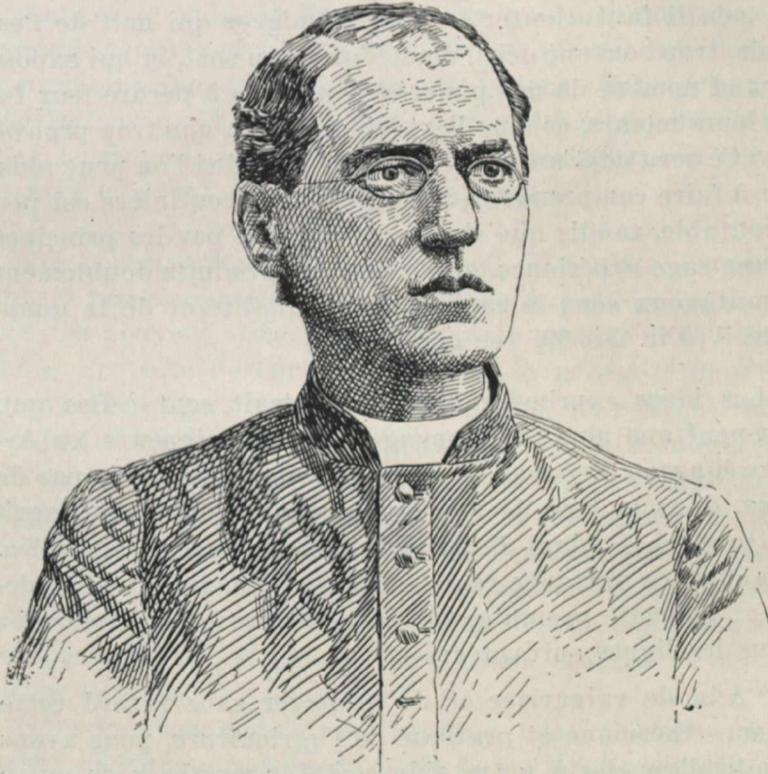


U cours d'une étude sur la colonisation dans la Province de Québec, j'écrivais, en 1898, les lignes suivantes: “ Dans l'esprit de tout Canadien-Français catholique, la réunion des trois mots: Religion, Agriculture, Colonisation, fait naître trois idées qui se fondent en un tout aussi harmonieux que celui formé, pour l'œil d'un Français d'outremer, par les couleurs rouge, blanche et bleue qui composent son drapeau national. Si quelqu'un s'étonne qu'il en soit ainsi et me demande pourquoi il en est ainsi, je lui répondrai en le priant d'entreprendre avec moi, par la pensée, une excursion à travers la Province de Québec. Dans cette excursion je lui ferai voir tous nos grands centres de colonisation, dans lesquels, soit le prêtre, soit le religieux, soit le moine, ont toujours précédé, ou, du moins, accompagné le colon, lui ont ouvert la voie, lui ont donné l'exemple, l'ont encouragé. Je lui montrerai, dans nos

régions agricoles les plus prospères, le nom du prêtre attaché à tous les progrès réalisés.”

Après avoir apporté plusieurs preuves pour justifier le bien fondé de l'assertion contenue dans ces lignes, je donnais celle du grand progrès réalisé au moyen de l'œuvre des Missionnaires agricoles qui a été l'objet de l'attention et de la sollicitude toute particulière de Nosseigneurs les Archevêques et Evêques de notre Province qui l'ont instituée en 1894. Si je viens aujourd'hui parler de cette œuvre éminemment patriotique aux lecteurs de "La Revue Canadienne", c'est que j'ai constaté dernièrement, par un fait bien indifférent en lui-même, que cette œuvre, toute belle et utile qu'elle soit, n'est pas assez connue dans certains milieux de notre population et est empêchée, par cela même, de produire autant de bien qu'elle est apte à le faire. Un citoyen éminent, occupant une position sociale des plus importantes dans notre province, causait avec moi, et à un certain moment, l'occasion vint de prononcer les mots de "Missionnaires agricoles." "Mais, au fait, me dit mon interlocuteur, veuillez donc, s'il vous plaît, me faire connaître ce que c'est que l'œuvre des Missionnaires agricoles. Je l'ai souvent entendu mentionner, mais sans pouvoir me rendre bien compte de ce qu'elle est." Inutile de dire que je m'empressais de donner le renseignement demandé. De ce moment, je pris la résolution de saisir la première occasion venue qui me permettrait de mettre un peu en relief, pour le bénéfice de ceux qui en ignorent, l'idée qui a présidé à l'organisation de l'œuvre des Missionnaires agricoles et le travail fait par ces derniers pour le bénéfice de nos populations rurales. Cette occasion, je la trouve dans l'annonce que je viens de lire de la neuvième Convention de Messieurs les Missionnaires qui doit se tenir les 19 et 20 juillet prochain, au Collège de Sainte-Thérèse de Blainville, Comté de Terrebonne, P. Q., et qui coïncide avec le dixième anniversaire de l'organisation de leur œuvre.

C'est en 1894 que l'œuvre, objet de la présente étude, a été fondée. Bien souvent, auparavant, Nosseigneurs les Evêques de la Province ecclésiastique de Québec avaient fait preuve de leur sollicitude pour la classe agricole, la plus importante des nombreuses classes de la société qu'ils comptent parmi leurs ouailles. On en trouve un exemple



M. l'abbé Louis Tremblay, président de Messieurs les Missionnaires agricoles.

dans l'un des articles de "La discipline du diocèse de Québec", publiée par Son Eminence le Cardinal Taschereau, en 1879, dans laquelle on lit à la page 10, l'extrait suivant d'une circulaire adressée à son clergé par cet éminent prélat, le 1er mars 1875:—

"AGRICULTURE. — La charité nous fait un devoir de

contribuer, chacun en la mesure qui nous est possible, à rendre aussi efficaces que possible, les divers moyens tentés pour faire connaître et comprendre à nos cultivateurs les principes d'une agriculture raisonnée et profitable. Le bien des âmes y est intéressé à un haut degré; la misère temporelle engendre bien des misères spirituelles, l'ignorance, l'injustice, la négligence des devoirs religieux, etc. A cela il faut ajouter le désir d'émigrer qui naît de l'espoir, trop souvent déçu, d'améliorer son sort, et qui expose grand nombre de nos pauvres Canadiens à perdre leur foi et leurs mœurs, comme l'expérience ne l'a que trop prouvé.

“Ce sera déjà un grand point de gagné si l'on peut réussir à faire comprendre que l'agriculture routinière est peu profitable, tandis que si elle est éclairée par les principes d'une sage expérience, elle donne des produits doublement avantageux sous le rapport de la qualité et de la quantité.” (Cir. No 39, 1er mars 1875.)

Les idées exprimées dans cet extrait sont celles qui, dix-neuf ans plus tard, engageaient Nosseigneurs les Archevêques et Evêques de notre Province à faire un pas de plus, dans la voie de l'encouragement à donner à l'agriculture, en fondant l'œuvre des Missionnaires agricoles. En effet, on retrouve ces idées dans le magnifique mandement collectif promulguant cette œuvre et spécialement dans les lignes suivantes:—

“Afin de vulgariser et de propager sans retard cette science théorique et pratique de l'agriculture, nous avons résolu d'appeler à notre aide certains membres de notre clergé dont les études spéciales d'agriculture, les aptitudes et le dévouement nous sont connus. Ces “Missionnaires agricoles” comme nous les appelons déjà, ont commencé à exercer leurs fonctions avec succès. Notre Saint-Père le Pape les a bénis, et Nous Nous joignons au Souverain Pontife pour appeler sur eux et sur leurs travaux les plus

abondantes bénédictions du Ciel. Vous joindrez vos prières aux nôtres, mes Très chers Frères, pour que cette œuvre tourne à la gloire de Dieu en même temps qu'au bien de notre pays. Nous demanderons au Ciel que le nom de Jésus-Christ soit connu et glorifié par un plus grand nombre de nos compatriotes; nous le prierons pour que les enfants du sol, nos Canadiens, ne soient jamais réduits à manger le pain de l'exil et pour que nos campagnes, rendues fertiles et productives par un travail intelligent nourrissent abondamment nos populations. Nous prierons encore pour que l'oisiveté, mère de tous les vices, et le luxe disparaissent de nos campagnes, que la tempérance y règne et avec elle toutes les vertus chrétiennes."

Voilà, certes, un beau programme. Il consiste à enseigner à nos compatriotes comment, au moyen de l'agriculture, ils peuvent s'assurer une honnête aisance dans notre chère Province de Québec, et éviter la nécessité de s'en aller à l'étranger. Cette honnête aisance ils peuvent tous l'acquérir en pratiquant l'agriculture d'une manière intelligente d'après les bonnes méthodes, et en évitant l'oisiveté, le luxe et l'intempérance. Voilà précisément ce que le Missionnaire agricole est chargé d'enseigner à ses compatriotes. Il a, pour l'aider dans cet enseignement, ou plutôt cette prédication, tout le prestige de son caractère sacerdotal qui est si grand, Dieu merci, auprès de notre classe agricole.

Nous trouvons partout ces vaillants missionnaires enseignant l'agronomie, base de toute bonne pratique agricole et prêchant, en même temps, comme gardiens de la morale, contre l'oisiveté, le luxe et l'intempérance qui, joints à l'ignorance des lois de la bonne culture, font que tant de nos compatriotes abandonnent nos campagnes pour aller à l'étranger et diminuent par là, d'autant, notre force et notre prospérité nationale.

“ Non seulement ils travaillent eux-mêmes à cette œuvre, mais ils prêtent, en outre, leur précieux concours à nos conférenciers officiels chargés d'inculquer à nos cultivateurs la science agricole. Un conférencier, annoncé par un Missionnaire agricole et accompagné par lui, voit se doubler l'auditoire qui vient l'entendre attiré qu'il est par le prestige que donne la présence du zélé missionnaire et porté à avoir plus de confiance dans les enseignements donnés, par suite de cette présence.

“ Le Missionnaire agricole est, pour nous, le meilleur agent de dissémination de la science de l'économie sociale. Cette économie a pour base le travail, l'économie proprement dite et la justice. Nul mieux que cet homme ne comprend la valeur du travail et n'est plus à même d'en parler, lui dont toute la vie, comme prêtre, est un travail constant au profit de l'humanité, dans l'ordre religieux. L'économie est encore chose familière et facile à enseigner pour lui qui, comme prêtre, prêche le détachement des choses de ce monde, et qui niera qu'il est mieux que personne qualifié pour prêcher la justice, lui qui, comme prêtre, représente, ici-bas, la Divine Justice?

“ Or, l'économie rurale est l'une des branches les plus importantes de l'économie sociale, de même que la classe agricole est l'une des branches les plus importantes de la société. Celui qui, comme le missionnaire agricole, travaille à inculquer aux cultivateurs les principes du travail, de l'économie et de la justice, et à lui enseigner, par le fait même, les véritables règles de l'économie rurale, devient donc un grand bienfaiteur de la classe agricole en particulier et de toute la société en général. En effet, un cultivateur qui sait travailler son sol, qui sait économiser le fruit de ce travail, et qui sait enfin disposer avec justice, vis-à-vis de sa famille, de son prochain, de son pays et de Dieu, du bien acquis par son travail, est un facteur puissant de la prospérité morale et matérielle d'une nation,

et c'est à bon droit que l'on appelle celui qui, comme le missionnaire agricole, a concouru à le rendre tel, un bienfaiteur public."

Si l'on veut avoir une idée du travail fait, dans ce sens, par Messieurs les Missionnaires agricoles, l'on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les rapports de trois des huit Conventions qu'ils ont tenues depuis la fondation de leur œuvre. Ces trois rapports ont été publiés sous les auspices du Département d'agriculture de Québec et il serait fort désirable que toute la série des huit rapports eût été imprimée. Ils fourmillent de renseignements de tous genres, du plus haut intérêt pour les cultivateurs. L'on voit, dans les trois qui ont été mis en brochure et dans les cinq autres, que Messieurs les Missionnaires agricoles visitent, en moyenne, deux cents cercles agricoles chaque année. De soixante à soixante-dix sujets différents sont traités dans les conférences données par eux ou par les conférenciers officiels qui les accompagnent. Et que l'on n'aille pas croire que ces conférences ne sont pas pratiques. Un grand nombre des prêtres généreux qui prêtent ainsi le concours de leurs démarches et de leur parole sont des experts en diverses branches d'agronomie. En effet, si l'on prend la liste des Missionnaires, depuis leur organisation en société, tant de ceux qui ont disparu du théâtre de leurs travaux que de ceux qui sont encore sur la brèche et livrent une rude bataille aux préjugés qui entravent le progrès de l'agriculture, l'on y constate que plusieurs ont attaché leur nom à des travaux qui l'empêcheront d'être oublié de leurs compatriotes reconnaissants.

Tels sont le Très Révérend Père Dom Antoine, Abbé mitré de la Trappe de Notre-Dame du Lac, Oka, qui est le directeur de la plus belle exploitation agricole de la Province de Québec; Messieurs les abbés C. Arsenault qui, pendant plusieurs années, accompagnait Sa Grandeur Monseigneur Bégin, Archevêque de Québec, pour donner

des conférences agricoles, lors de la visite pastorale; P. Audet qui, le premier, a introduit l'industrie laitière coopérative dans le diocèse de Rimouski; J.-O. Brousseau dont l'œuvre hospitalières et agricole, dans la paroisse de St-Damien de Bellechasse, fait l'admiration et surtout l'étonnement des catholiques du diocèse de Québec; F.-P. Côté, qui a révolutionné, dans le bon sens du mot, la paroisse de St-Valérien de Shefford, diocèse de St-Hyacinthe, par l'application des meilleures méthodes agronomiques dans l'élevage du bétail à lait, du porc à bacon et dans l'exploitation raisonnée des fabriques de beurre et de fromage; feu P. Dauth que l'on a reconnu, à bon droit, comme le plus fort adepte de la petite culture intensive, au moyen des engrais chimiques, à cause des merveilleux résultats qu'il a obtenus, par ce système de culture, dans la paroisse de St-Léonard, diocèse de Nicolet; J. Gagné, le premier à introduire l'industrie laitière coopérative dans le comté de Bonaventure, diocèse de Rimouski; S. Garon, fondateur de la première caisse rurale ayant régulièrement fonctionné dans la Province de Québec et d'une Ecole ménagère, tenue par des Religieuses, dans la paroisse de Notre-Dame des Anges de Porneuf, après avoir été le pionnier de la colonisation et de l'agriculture dans les paroisses nouvelles de la partie sud-ouest du comté de Beauce, dans le diocèse de Québec; J.-O. Labonté, pendant plusieurs années procureur et directeur de l'exploitation agricole du Collège de Ste-Thérèse, comté de Terrebonne, diocèse de Montréal, et directeur de la Société d'Industrie laitière Provinciale; J. Lizotte, l'un des apôtres les plus zélés de la colonisation, dans la région du Lac-St-Jean, diocèse de Chicoutimi; Thomas Marcoux, chapelain des Dames religieuses Ursulines de Roberval, aussi du Lac-St-Jean, qui sont à la tête d'une magnifique ferme-modèle qui a valu à sa directrice une médaille d'argent au concours du mérite agricole, et de la plus belle Ecole ména-

gère de notre Province; feu J. Marquis, l'un des plus actifs agents de colonisation que nous ayons eus parmi les prêtres du diocèse de Québec; G. MacCrae, l'un des meilleurs éleveurs de bétail à lait canadien dans la région avoisinant Québec; F.-X. Méthot, pendant plusieurs années directeur de l'École d'agriculture de Ste-Anne la Pocatière, comté de Kamouraska, diocèse de Québec; A. Michaud, procureur et directeur des cultures, au Collège de Ste-Anne de la Pocatière, pendant plusieurs années; feu Théophile Montminy, qui a reçu le titre bien mérité d'apôtre des Cercles agricoles, au succès de l'établissement desquels, dans la Province, il a plus contribué que n'importe qui, qui a été pendant cinq ans président de la plus belle et de la plus remarquable par ses travaux, de toutes les Sociétés agricoles de la Province, la Société d'Industrie laitière, et aussi, membre du Conseil d'agriculture de Québec; J.-E. Pelletier, l'un des pionniers de la colonisation dans l'est de la Province, diocèse de Rimouski; Narcisse Proulx, longtemps directeur de l'école d'agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière; A. P. Tassé, l'un des agronomes distingués de l'ouest de notre Province, dans le comté de Napierville, diocèse de Montréal, et enfin, le dernier à être mentionné ici dans l'ordre alphabétique, mais le premier parmi Messieurs les Missionnaires, actuellement, puisqu'il est leur digne président, Monsieur l'abbé Louis Tremblay, présentement curé de la paroisse de St-Philippe de Néri, diocèse de Québec, dont le portrait orne cette étude, et qui a été, pendant plusieurs années, ancien directeur de l'École d'agriculture de Ste-Anne de la Pocatière. Terminons cette énumération par le nom du dévoué secrétaire de la Société: Monsieur l'abbé Venant Charest, du diocèse de Sherbrooke, qui est devenu la cheville ouvrière de l'œuvre, dont les rapports annuels sont des modèles de méthode, de clarté, d'exactitude et une source de renseignements précieux et pour les

missionnaires, ses confrères, et pour la classe agricole en général, quand il leur est donné de pouvoir se les procurer. Si les limites de cette étude le permettaient, que d'autres noms, c'est-à-dire que d'autres dévouements il y aurait à signaler, puisque les membres de cette belle association sont tous, à un plus ou moins haut degré, dévoués de tout cœur à leur œuvre.

Un mot, maintenant, des Conventions annuelles de Messieurs les Missionnaires. Cinq ont été tenues à la Trappe d'Oka, deux au Collège de Ste-Anne de la Pocatière, une à l'université d'Ottawa; l'objet de sa tenue à cet endroit, situé en dehors de la Province de Québec, étant de répondre à la bienveillante invitation de l'Honorable Sydney Fisher, Ministre de l'agriculture fédéral, qui a eu la gracieuseté de leur faire lui-même, avec ses officiers, les honneurs de la Ferme Expérimentale Centrale du Gouvernement, fait qui démontre combien hautement est appréciée l'œuvre des Missionnaires agricoles, même par nos concitoyens protestants. Mais, dira-t-on, dans quel but sont tenues ces Conventions et en quoi sont-elles utiles aux missionnaires? Voici la réponse à cette question:

Soucieux de se rendre au désir exprimé par leurs supérieurs ecclésiastiques et anxieux d'acquérir la science agricole aussi nécessaire que leur science théologique pour remplir leur nouveau rôle de missionnaires agricoles, les vaillants prêtres, préposés à cette œuvre, ont voulu réunir autour d'eux, en Convention, chaque année, les experts en agriculture qui peuvent les renseigner. Pendant deux jours, ils écoutent et ils discutent les enseignements, les avis de ces experts et délibèrent ensuite entre eux sur le prochain travail à faire. Puis, ils s'en retournent et vont donner aux cultivateurs de la région confiée à leur zèle, les conseils nécessaires pour qu'ils retirent de leur terres les richesses qu'elles contiennent et surtout pour qu'ils évitent les écueils qui pourraient les empêcher, soit de se

rendre maîtres de ces richesses, soit d'en faire un bon usage, une fois qu'elles sont acquises.

Dans les trois dernières de leurs Conventions, Messieurs les Missionnaires agricoles ont mis à l'étude, entre autres sujets importants concernant l'économie sociale et rurale, la question de l'éducation agricole. L'idée ressortant de leurs discussions sur ce sujet important est qu'il faut, aujourd'hui, apporter une modification dans notre système général d'instruction pour les fils de cultivateurs qui ont une tendance à désertir la ferme pour s'en aller à l'atelier, à la ville, et que, pour arriver à cette modification, il faut donner, aux éducateurs de la jeunesse de nos campagnes, les professeurs religieux et laïques des connaissances agronomiques qu'on devrait les mettre en état d'acquérir au collège, au séminaire, à l'Université, afin qu'ils puissent disséminer ces connaissances parmi leurs élèves. C'est le développement de cette même idée qui précédemment a amené Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, de glorieuse mémoire, qui en 1889, adressait les paroles suivantes à Monsieur le Directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs, association créée pour améliorer la situation morale et matérielle des travailleurs de la terre, en France, dont il venait de bénir la bannière, qui a amené, dis-je, ce grand Pontife à dire: "Les travailleurs de la terre sont les plus nombreux; il faut s'occuper d'eux, les unir, les associer pour leurs intérêts spirituels et matériels", à prescrire l'établissement de chaires agronomiques dans les collèges d'Italie. C'est cette même idée qui a fait introduire des cours d'agronomie dans les Collèges de Belgique, qui a porté le clergé de ce pays, éminemment agricole, à s'instruire d'une manière pratique en agriculture, et à se mettre à la tête de toutes les associations rurales agricoles. C'est encore elle qui a fait ouvrir des chaires agronomiques dans les Universités de France, qui

y fait enseigner la chimie agricole dans certains grands séminaires, et qui a induit, tout récemment, la plus belle et la plus puissante association agricole de l'univers, la Société des Agriculteurs de France, à ouvrir un concours pour un prix d'enseignement agricole, à être décerné à un établissement religieux, en 1905.

Pour montrer toute l'importance qu'ils attachent eux-mêmes à cette question, Messieurs les Missionnaires agricoles ont formulé le vœu suivant:

“ Considérant: — ”

“ I. — Que l'agriculture est absolument nécessaire au développement et au véritable progrès matériel de cette Province et que ce progrès serait un moyen de retenir au pays les fils de cultivateurs;

“ II. — Que l'agriculture est non seulement un art, mais encore une science difficile et qu'il est nécessaire d'avoir des hommes capables de l'enseigner;

“ Il est résolu que les Missionnaires agricoles expriment respectueusement à Nosseigneurs les Evêques et à tous ceux que la chose peut concerner, le vœu que des chaires d'agronomie soient fondées à l'Université Laval, tant à Québec qu'à Montréal, pour former des professeurs, conférenciers et agronomes capables de bien enseigner l'agriculture, de pourvoir à son avancement en cette Province et que leur Président soit et est chargé de communiquer ce vœu à Nosseigneurs les Evêques et à qui de droit.”
(6e Rapp. gén. Miss. Agric. 1901-02.)

De plus, pour accentuer ce vœu, Messieurs les Missionnaires ont envoyé dernièrement une brochure de propagande contenant les conférences qui ont été données dans leurs Conventions sur cette question qui intéresse au plus haut degré tous les économistes qui s'occupent des questions sociales.

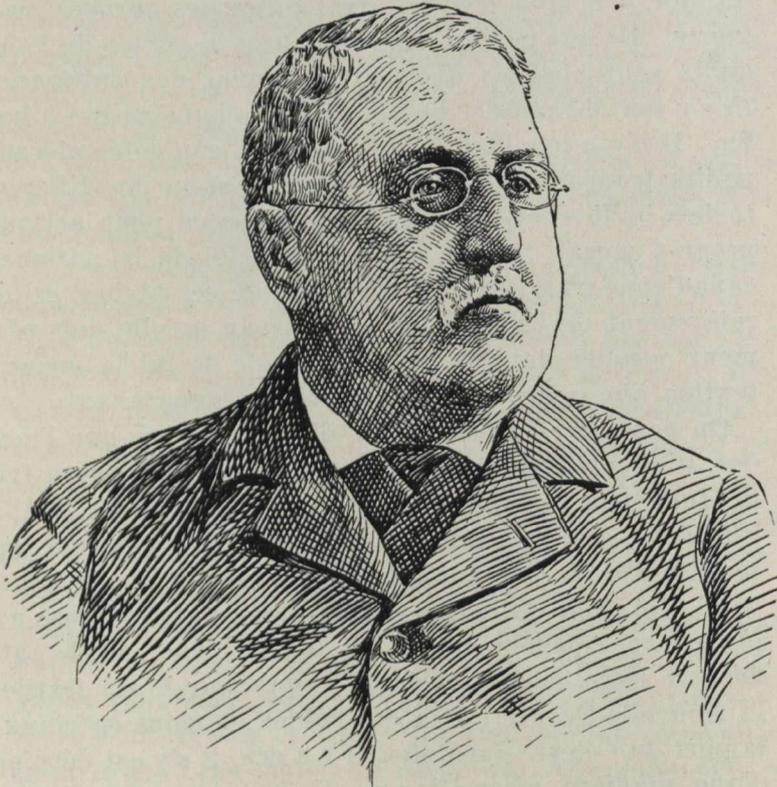
Comme tout ce qui vient d'être dit le démontre, les Mis-

sionnaires agricoles, à l'instar des *Missi Dominici* (l'histoire leur a conservé ce nom) ou envoyés royaux que Charlemagne déléguait dans les provinces de son empire pour s'enquérir des besoins des populations, leur porter les ordres de l'empereur, et leur donner des conseils appropriés à leur situation, vont, de par l'autorité de leurs supérieurs ecclésiastiques, jouer le même rôle vis-à-vis de notre classe agricole, dans les divers diocèses de la province. Ils sont bien réellement, et dans toute l'acception du mot, des *missi dominici*, c'est-à-dire des envoyés du Seigneur. Ils ont parfaitement compris la portée de l'œuvre qu'ils sont chargés d'accomplir parmi nos cultivateurs, ils s'y sont dévoués et nul doute qu'ils la mèneront à bonne fin. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car notre clergé canadien-français a toujours été à la hauteur des différentes tâches qu'il s'est constamment imposées pour activer le progrès moral, intellectuel et matériel de la nationalité canadienne-française. La dernière de ces tâches, celle du relèvement de l'agriculture au niveau qu'elle doit réellement occuper dans la Société, reçoit de lui la même attention que celles qu'il a entreprises auparavant.

On peut dire, sans crainte d'être démenti, que l'œuvre des Missionnaires agricoles est un des plus beaux fruits produits par cet arbre au port majestueux, au feuillage luxuriant, aux rameaux multiples et vigoureux que représente notre clergé canadien. Importé d'un pays lointain par la foi et la civilisation française, ce grand arbre a été planté au commencement du dix-septième siècle, alors arbuste frêle, mais à racines vivaces, sur le sol fertile de la Nouvelle-France. Il a été l'objet de soins spéciaux de la part du Céleste Jardinier, il y a crû, il s'y est développé d'une manière merveilleuse. Il couvre aujourd'hui, de son bienfaisant et généreux ombrage, toute notre belle Province de Québec, ce jardin favori du Divin Agriculteur et il y produit depuis longtemps déjà des fruits admi-

rables qui, comme ceux de l'œuvre des Missionnaires agricoles, fournissent une alimentation saine, fortifiante pour l'âme et le corps de la nation qui a l'avantage de pouvoir les cueillir et s'en nourrir.

J.-C. Chapais.



M. J.-C. Chapais.

L'ERREUR DE GERMAINE

(Suite)

— Guérie, Dieu merci! L'accident était sans gravité... Je vous disais tout cela dans ma lettre... Mais voyons, nous n'allons pas nous contenter de nous voir, comme ça, cinq minutes tous les jours sur la place du Panthéon; nous sommes de vieux amis, maintenant, hein?... Venez donc dîner avec nous samedi... oh! tout à fait sans cérémonie, presque un dîner de famille. Germaine sera très contente de vous revoir... Vous avez été si gentil pour nous, là-bas!

Michel hésitait, troublé dans ses habitudes de sauvagerie; il cherchait le moyen de refuser poliment une invitation si cordiale, si affectueuse, même.

— Je ne crois pas être libre samedi... commença-t-il, je ne sors presque jamais...

Sa seconde phrase démentait la première; décidément c'était plus difficile qu'il ne l'avait cru.

— Allons, allons, dit le professeur avec un bon rire, ne faites pas de façons, Raimbaud; vous savez bien que si ce n'est pas samedi, ce sera un autre jour: alors pourquoi ne pas accepter tout de suite?

Quand ils se quittèrent, Michel avait dit oui. Et au fond, il ne le regrettait pas.

Le samedi suivant, à l'heure dite, il s'achemina vers la rue des Ecoles avec le même bizarre mélange d'ennui, de plaisir et d'appréhension.

“ Quel ours je suis devenu! ” songeait-il en montant l'escalier. Il sonna, pourtant, à cette porte inconnue, et fran-

chit le seuil du salon. M. Lescot vint à lui les mains tendues; Germaine souriait, un regard confiant et joyeux dans ses yeux gris. Michel sentit soudain quelque chose comme une bouffée d'air frais — l'air de Bayreuth — qui lui montait au cœur...

— C'est notre ami Raimbaud, notre guide ordinaire! di-



“ Venez donc dîner avec nous samedi... oh ! tout à fait sans cérémonie, presque un dîner de famille. ”

sait gaîment M. Lescot. Ma sœur, Mme Vernier, la mourante, vous savez, celle de la dépêche... J'en ris maintenant, mais vous êtes témoin que nous avons eu une belle peur!

Mme Vernier tendait la main avec des paroles aimables; pourtant il parut à Michel que l'œil de la vieille dame, très

vif encore sous ses bandeaux de neige, l'observait avec une certaine méfiance. Tout de suite, sans savoir pourquoi, il se souvint qu'elle était la mère du cousin de Pondichéry, celui qui parlait si bien l'allemand. On le présenta encore à Mme Béral et à Mlle Suzanne Béral, celle-ci très brune et si jolie que Michel s'oublia un instant à la regarder, comme si on eût soumis à son appréciation le plus parfait des objets d'art. La jeune personne, habituée sans doute à ce genre d'hommage muet, le considérait de son côté, sinon avec la même admiration, au moins avec beaucoup d'intérêt et une nuance de moquerie très prononcée.

— C'est vous, Monsieur, dit-elle enfin, qui aimez tant la musique de Wagner et les promenades au crépuscule sur la terrasse de Bayreuth?

— Que tu es stupide! s'écria Germaine. Elle avait rougi, mais en même temps elle se mordait les lèvres pour ne pas rire. Michel pensa: "Ces petites filles se sont moquées de moi..." Et cette idée lui fut intolérable, au point de le rendre triste pendant une partie du dîner. La joie sans cause qu'il avait éprouvée au début était tombée, sans cause aussi, semblait-il. Pourtant on lui faisait accueil à cette table de famille, juste assez grande pour qu'on pût y tenir six sans se gêner, juste assez petite pour qu'un courant d'intimité s'établît entre tous les convives. Suzanne et Germaine, placées l'une près de l'autre, se lançaient des regards, des mots cabalistiques suivis d'accès de fou rire qui impatientaient Michel. Germaine lui semblait changée, plus enfant, presque moqueuse; il pensa: "C'est l'influence de son amie... elle me déplaît, décidément, cette jolie brune."

Ce fut bien pis quand on se leva de table. Comme Michel, à la porte du salon, s'effaçait pour laisser passer les deux jeunes filles, Suzanne lui fit une belle révérence, et, le regardant en face:

— Après vous, Monsieur, dit-elle; nous ne passons jamais avant les "gens mariés".

Cette fois Germaine rougit, mais ne rit pas. Michel avait pâli; il trouvait cruelle et déplacée cette allusion à son veuvage dont M. Lescot avait eu la délicatesse de ne jamais lui parler. Sans rien dire, il alla se mettre à l'écart



“Après vous, Monsieur, dit-elle; nous ne passons jamais avant les gens mariés.

et fit semblant d'examiner une photographie de l'*Angelus*, — un Millet sagement encadré de chêne qui résumait les aspirations de M. Lescot vers le grand art moderne. Il regardait sans voir, le cœur serré d'une colère doulou-

reuse; on l'avait jugé, soupesé, traité sans doute de vieux snob, de veuf ridicule: " Je n'aurais jamais cru cela d'elle... Elle était si gentille, là-bas... " Une détresse étrange l'envahissait; il lui semblait qu'on l'avait trahi...

— Monsieur Raimbaud, prenez-vous du café?

Germaine était là, toute seule, aimable et souriante comme à Beyreuth; à l'autre bout du salon, Suzanne servait sa mère et Mme Vernier; M. Lescot, affairé, cherchait dans toute la maison une boîte à cigares introuvable. Michel prit la tasse qu'on lui tendait, et, presque sans le vouloir, il parla, lui qui savait si bien se taire.

— Votre amie — sa voix avait une intonation qui l'étonna lui-même — votre amie, Mademoiselle, paraît admirablement renseignée sur mes goûts, sur mes manies et sur les moindres... particularités de ma personne...

Il s'arrêta, furieux déjà contre sa propre sottise; les yeux de Germaine, effarés et consternés, se levaient vers les siens.

— Oh! murmura-t-elle, comment pouvez-vous croire... comment pouvez-vous penser que je...

C'était trop difficile à dire; elle restait debout devant lui, les lèvres tremblantes comme si elle allait pleurer. Michel la regardait, incapable de discerner si ce qu'il éprouvait était de la rancune ou de la tendresse — une tendresse toute paternelle.

— Je n'ai pas voulu vous faire de la peine, dit-il doucement; vous savez, les jeunes filles sont quelquefois un peu étourdies, et les vieux messieurs un peu susceptibles...

Un sourire indécis éclaira le visage de Germaine.

— Ce n'est pas ma faute, fit-elle à demi-voix, avec l'air contrit d'une petite fille. Suzanne est très désagréable ce soir; elle n'est pas méchante, mais quelquefois très mauvaise, et si fantasque!

Elle se tut, car l'ennemie venait à la rescousse, armée d'un sucrier et d'une pince d'argent.

— Un peu de sucre, Monsieur, offrit-elle d'un ton de reine.

Et se tournant vers Germaine:

— Cachotière, va! tu ne m'avais seulement pas dit que ce cher cousin revient dans deux mois!

“ Pourquoi me regarde-t-elle en disant cela? ” pensa Michel. En quoi le retour de ce monsieur peut-il m'intéresser?...

Sa colère était passée, mais il ne parvenait pas à redevenir gai.

— Enfin je les tiens, mes cigares! s'écria M. Lescot. Venez donc en griller quelques-uns, Raimbaud; cela vaudra mieux que d'écouter les bavardages de ces demoiselles!

Le reste de la soirée s'écoula sans incident. Michel fuma consciencieusement un cigare, puis deux cigarettes, en parlant politique et réforme du baccalauréat. Quand il revint dans le salon, il y trouva sept ou huit personnes de plus.

— Nous recevons nos amis le samedi soir, lui confia M. Lescot; Germaine est encore un peu jeune pour avoir un jour de réception à elle toute seule. Et puis ça m'amuse, moi, de voir du monde, ajouta-t-il avec ce gros rire qui le rendait irrésistible. J'espère que vous allez inscrire ça sur vos tablettes, hein!

— Certainement, s'empressa de répondre Michel, très courtois. Mais en revenant, vers minuit, le long de la rue Saint-Jacques, il se disait: “ J'irai encore une fois, par politesse, et ce sera tout. Je suis trop vieux, décidément, pour me refaire de nouvelles habitudes... ”

V

Quand Michel revint, quinze jours après, il trouva Germaine seule avec son père et sa tante. Les yeux noirs et la langue acérée de la belle Suzanne étant absents, la soi-

rée se passa paisible et charmante. Ils causèrent d'une foule de choses, des vieilles rues de Beyreuth et de la statue équestre du Margrave en perruque; d'Innerkirchet, un coin de Suisse inconnu, près de Meiringen, que les Lescot avaient habité l'été précédent et où Michel avait passé en revenant d'Allemagne; de Wagner, très peu, à cause de M. Lescot et de Mme Vernier qui n'y comprenaient rien: Michel dut avouer qu'il jouait du piano, et Germaine laissa entendre qu'elle chantait: de là à faire ce qu'on appelle "un peu de musique", il n'y avait qu'un pas. La partition des Noces de Figaro était sur le piano; Michel qui n'avait jamais voulu jouer en public consentit à exquissier l'accompagnement de *Mon cœur soupire*; de fil en aiguille, tout l'opéra y passa, et après lui un cahier des mélodies de Schumann. Mme Vernier tirait les points de sa tapisserie. Quant à M. Lescot, il écoutait béatement, les mains croisées sur son ventre.

— Sais-tu que c'est superbe, papa! s'écria Germaine. Tu n'as dormi que trois fois, et encore tu t'es toujours réveillé aux bons endroits. Mais aussi M. Raimbaud accompagne si bien!

Ce soir-là Michel regagna son logis d'un pas plus léger, en songeant qu'après tout il pourrait peut-être renouveler sa visite, sinon tous les samedis, comme on l'en priait, au moins de quinzaine en quinzaine.

Trois ou quatre fois encore, il refit le même chemin, à la même heure, tantôt fouetté par la pluie d'octobre, tantôt glissant comme une ombre à travers le brouillard de novembre, tantôt les mains dans ses poches, le col de son paletot relevé contre la bise d'hiver qui commençait à souffler. Il passa par des états d'âme divers et compliqués: Suzanne, toujours agressive, lui avait lancé quelque phrase à double tranchant; Germaine avait été aimable, ou taquine, ou rêveuse; elle avait refusé de chanter, elle avait fait allusion à un détail du séjour à Beyreuth. Ces

choses, et d'autres plus minuscules encore, suffisaient pour que Michel, au retour, se sentît absurdement triste ou ridiculement gai, sans savoir pourquoi, sans chercher même à se l'expliquer.

Un soir de décembre, il quitta les Lescot plus tard que d'habitude, à minuit passé. Jamais les heures d'intimité qui venaient de s'écouler ne lui avaient paru plus douces; la présence même de Suzanne ne l'effrayait plus et il répondait presque gaîment à ses propos aigres-doux. Au seuil de la porte, dans une dernière poignée de main, M. Lescot lui dit: "Tâchez de venir samedi prochain, nous vous présenterons mon neveu qui arrive après-demain, retour des Indes... Espérons que ça l'aura bonifié, comme le vin!"

Michel était revenu chez lui très vite, par un clair de lune éclatant et froid; le bruit de ses pas résonnait sur le trottoir gelé, martelant cette phrase qu'il se répétait: "Retour des Indes... retour des Indes." Il avait monté à tâtons les cent marches de son escalier, mis sa clef dans la serrure, allumé sa lampe, et toujours ces trois mots le hantaient. Sûrement il n'aurait plus jamais le même plaisir à retourner là-bas; sûrement quelque chose venait de finir, mais quoi? "Est-ce que par hasard j'aurais eu la prétention de remplacer éternellement pour ces braves gens le fils, le neveu, le cousin... Ah! non, pas le cousin, toujours! Un cousin qui sera bientôt quelque chose de plus..." Et à cette pensée, une sensation d'angoisse lui étreignit le cœur, si aiguë, si intense qu'il comprit subitement le rêve dans lequel il vivait depuis des mois.

Ce fut comme le sursaut douloureux d'un réveil: "Qu'est-ce que j'ai?... Je suis fou!... C'est impossible; j'ai quinze ans de plus qu'elle, et d'ailleurs elle aime l'autre. Mais moi... Ah! je n'ai pas de chance, non, décidément, je n'ai pas de chance!..." Du fond de sa mémoire, comme d'une vase remuée, mille souvenirs troubles remontaient,

souvenirs de son premier amour bafoué, trahi. Il s'était cru bien guéri, bien désenchanté, et voilà qu'il allait souffrir encore : " Souffrir par elle, si bonne, si loyale!... Elle m'aime bien, je crois... " Un flot de tendresse lui noya le cœur, lui serra la gorge. Il songea : " J'aurais pleuré, à vingt ans... Maintenant c'est fini, je ne peux plus... Mais pourquoi est-ce toujours mon tour d'être malheureux?... "

VI

Sur le quai de la gare de Lyon, Mme Vernier, M. Lescot et Germaine attendaient le rapide de Marseille, les yeux ardemment fixés vers le morceau d'horizon au delà duquel, pour ceux qui sont restés, commence l'inconnu du voyage. Très loin, parmi les mille feux qui piquetaient le noir de la nuit, Germaine venait de voir poindre une autre lumière, non plus immobile mais mouvante, et plus vive d'instant en instant.

— Voilà le train, dit-elle d'une voix troublée.

— Mon Dieu!... S'il allait ne pas y être!... s'écria tante Berthe, devenue soudain toute pâle.

M. Lescot haussa les épaules.

— Je te demande un peu pourquoi il n'y serait pas! Non, vraiment, les femmes ne pensent qu'à se forger des inquiétudes imaginaires! Et toi, Germaine, tu n'es pas plus raisonnable que ta tante: si tu voyais quelle tête tu fais!...

Dans un grondement de bête méchante, la lumière avançait, avançait toujours, énorme et aveuglante. Germaine ferma les yeux, comme si tout ce bruit allait lui passer sur le cœur... Quand elle les rouvrit, le train était en gare, les portières battaient, brusquement ouvertes par des mains émues...

— Germaine! où es-tu donc?

Elle regarda autour d'elle, effarée. A dix pas de là, M. Lescot l'appelait de la voix et du geste, en lui montrant

un gentleman coiffé d'une casquette à oreilles, vêtu d'un immense ulster dans les plis, les pèlerines et les poches duquel la petite personne de tante Berthe avait déjà disparu presque toute entière.

— C'est lui, le voilà! Viens donc!

Etait-ce vraiment lui, sous cet accoutrement bizarre, avec ce menton rasé, cette longue moustache?...

— Comme il est drôlement habillé!... Il a l'air d'un Anglais... Pourquoi a-t-il coupé sa jolie petite barbe?...

Et tandis que ces pensées désobligeantes tourbillonnaient dans sa tête, Germaine restait muette, toute son émotion figée en une seconde.

— Eh bien! tu n'embrasses pas ton vieux cousin!...

Au son de cette voix, dont le timbre réveillait en elle mille souvenirs enfantins, elle le reconnut mieux et, fraternellement, elle serra les deux mains qui se tendaient vers elle.

— Je suis bien contente... commença-t-elle. Avez-vous... as-tu fait bon voyage?...

C'est tout ce qu'elle trouvait à dire. Tante Berthe aussi les répétait, ces phrases banales: "Tu n'as pas eu froid en wagon!... Tu n'es pas trop fatigué?..." mais avec quelle flamme dans le regard, avec quel tremblement dans la voix! Germaine, elle, sentait une sorte de torpeur l'enivahir. Où était la grande joie qu'elle rêvait la veille? Où était, même, cette anxiété joyeuse qui, tout à l'heure, lui serrait un peu le cœur? Maintenant elle restait très calme, parfaitement maîtresse d'elle-même et de ses sensations. Elle remarqua la valise de Pierre, toute en cuir de Russie et qui sentait bon; elle vit qu'il avait une bague au doigt et un plastron de chemise à carreaux verts et roses, irréprochable malgré quinze heures de chemin de fer. Dans la voiture qui les ramenait cahin-caha vers la rue des Ecoles, et, une heure plus tard, à la table de famille qui les réunissait tous les quatre, pour la première fois depuis cinq ans, elle parla peu, contre son habitude.

— Tu étais plus bavarde, autrefois, lui dit son cousin sans penser à mal.

Et Mme Vernier, avec un sourire indulgent :

— Mais je t'assure qu'elle a encore une bonne petite langue ! Seulement, aujourd'hui, l'émotion lui coupe la parole.

Germaine rougit comprenant l'erreur de sa tante. Non, elle n'était pas émue ; elle regardait et elle jugeait, surprise elle-même de l'acuité de ses impressions. Pas un pli du visage de Pierre, pas une expression fugitive de son regard, pas une inflexion de sa voix qui échappât à cette analyse presque involontaire. Était-il mieux ou plus mal que jadis ? Elle n'aurait pas su le dire. En tout cas il était *autre*. Même débarrassé de sa casquette et de son ulster, même ramené à des dehors moins exotiques, il n'avait plus aucun rapport avec le Pierre d'autrefois. Moins grand, semblait-il — sans doute parce qu'elle-même avait grandi — plus carré des épaules, plus fort, plus beau garçon, peut-être — cette dernière considération la laissait insensible. Lui la regardait aussi, mais avec moins d'intensité et parfois une nuance d'embarras quand il rencontrait les yeux de sa mère guettant les siens au passage.

Jacques Morel.

(A suivre)



A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

La session anglaise. — L'augmentation des dépenses. — Le gouvernement se maintient. — La guerre russo-japonaise. — La note pontificale et le ministère Combes. — Les commentaires de Clémenceau. — A propos d'une variante. — Le rappel de l'ambassadeur. — La manœuvre de M. Jaurès. — A la chambre française. — La reculade de M. Combes. — Les élections en Belgique. — Le deuxième centenaire de Bourdaloue. — Une conférence de M. Brunetière. — Au Canada. — La session fédérale. — Le budget et le tarif.

La session anglaise qui promettait d'être si mouvementée est plutôt terne et sans intérêt. On semble convaincu maintenant que le cabinet Balfour va la traverser sans encombre. L'opposition a suscité dernièrement un débat assez vif à propos de l'augmentation des dépenses. Le chef du parti libéral, sir Henry Campbell-Bannerman, a proposé un amendement pour blâmer le ministère à ce sujet. Sir William Vernon Harcourt a prononcé un véhément discours. Il a déclaré qu'il se faisait entendre pour la dernière fois dans la chambre des Communes, et il a adjuré le pays de crier halte en face des budgets grossissants.

M. Austen Chamberlain a répondu que le gouvernement propose de mettre en chantier deux nouveaux cuirassés, ce qui donnera à l'Angleterre une supériorité de deux cuirassés sur les flottes réunies des deux plus grandes puissances maritimes.

M. Balfour, sans nier l'accroissement des dépenses de l'Angleterre, dit que ces dépenses peuvent supporter favorablement la comparaison avec celles des autres puissances européennes.

L'amendement du chef de l'opposition a été repoussé par 297 voix contre 213.

* * *

La guerre russo-japonaise se poursuit avec de grands désavantages pour la Russie. Ses armées se sont encore fait battre dans plusieurs rencontres. Les Japonais ont remporté contre les Russes une victoire considérable après trois jours de combats acharnés, et Port-Arthur voit se rapprocher de ses fortifications les armées du Mikado. On se demande combien de temps la forteresse pourra résister à un siège. S'il est vrai que 30,000 hommes la défendent, et qu'elle soit approvisionnée pour un an, il est difficile de croire qu'elle puisse succomber avant de longs mois. Et, dans l'intervalle, si le général Kouropatkine reçoit tous ses renforts, et finit par avoir sous la main un demi-million d'hommes, la guerre de Mandchourie pourrait bien changer d'aspect.

* * *

Dans notre dernière chronique nous n'avons pu donner le texte de la Note pontificale relative au voyage de M. Loubet à Rome. Les journaux français nous l'ont apporté depuis, et, malgré sa longueur, nous croyons devoir le consigner dans les pages de la REVUE CANADIENNE, à cause de son importance comme pièce historique :

Des Chambres du Vatican, 28 avril.

La venue à Rome, en forme officielle, de M. Loubet, président de la République française, pour rendre visite à Victor-Emmanuel III a été un événement de si exceptionnelle gravité que le Saint-Siège ne peut le laisser passer sans appeler sur lui la plus sérieuse attention du gouvernement que Votre Excellence représente.

Il est à peine nécessaire de rappeler que les chefs d'Etats

catholiques, liés comme tels par des liens spéciaux au Pasteur suprême de l'Eglise, ont le devoir d'user vis-à-vis de Lui des plus grands égards, comparativement aux souverains des Etats non catholiques, en ce qui concerne sa dignité, son indépendance et ses droits imprescriptibles.

Ce devoir, reconnu jusqu'ici et observé par tous, nonobstant les plus graves raisons de politique, d'alliance ou de parenté, incombait d'autant plus au premier magistrat de la République française, qui, sans avoir aucun de ces motifs spéciaux, préside en revanche une nation qui est unie par les rapports traditionnels les plus étroits avec le pontificat romain, jouit, en vertu d'un pacte bilatéral avec le Saint-Siège, de privilèges signalés, a une large représentation dans le Sacré-Collège des cardinaux, et par suite dans le gouvernement de l'Eglise universelle, et possède par singulière faveur le protectorat des intérêts catholiques en Orient.

Par suite, si quelque chef de nation catholique infligeait une grave offense au Souverain Pontife en venant prêter hommage à Rome, c'est-à-dire au lieu même du siège pontifical et dans le même palais apostolique, à celui qui contre tout droit détient sa souveraineté civile et en entrave la liberté nécessaire et l'indépendance, cette offense a été d'autant plus grande de la part de M. Loubet; *et si, malgré cela, le nonce pontifical est resté à Paris, cela est dû uniquement à de très graves motifs d'ordre et de nature en tout point spéciaux.* La déclaration faite par M. Delcassé au Parlement français ne peut en changer le caractère ni la portée, déclaration suivant laquelle le fait de rendre cette visite n'impliquait aucune intention hostile au Saint-Siège; car l'offense est intrinsèque à l'acte d'autant plus que le Saint-Siège n'avait pas manqué d'en prévenir ce même gouvernement.

Et l'opinion publique, tant en France qu'en Italie, n'a pas manqué d'apercevoir le caractère offensif de cette

visite, recherchée intentionnellement par le gouvernement italien dans le but d'obtenir par là l'affaiblissement des droits du Saint-Siège et l'offense faite à sa dignité, droits et dignité que celui-ci tient pour son devoir principal de protéger et de défendre dans l'intérêt même des catholiques du monde entier.

Afin qu'un fait aussi douloureux ne puisse constituer un précédent quelconque, le Saint-Siège s'est vu obligé d'émettre contre lui les protestations les plus formelles et les plus explicites, et le soussigné cardinal secrétaire d'Etat, par ordre de Sa Sainteté, en informe par la présente Votre Excellence, en vous priant de vouloir porter le contenu de la présente note à la connaissance du gouvernement de...

Il saisit en même temps cette occasion de confirmer à Votre Excellence les assurances... etc.

Cardinal MERRY DEL VAL.

Cette Note fut adressée aux gouvernements des Etats catholiques. Seulement la copie envoyée au gouvernement français ne contenait pas le passage relatif au maintien du nonce pontifical à Paris. Sur réception de cette pièce, le ministère Combes se réunit et décida simplement de la déclarer non avenue et d'en informer le Saint-Siège. L'incident semblait devoir en rester là lorsqu'un journal socialiste, *l'Humanité*, organe du fameux M. Jaurès, publia le document avec la phrase concernant le nonce. Aussitôt, grand vacarme dans la presse socialiste et radicale. On fulmine contre l'audace du Pape, on dénonce cette Note comme une intolérable agression, comme une provocation insupportable, et l'on réclame des mesures violentes: rappel de l'ambassadeur, dénonciation immédiate du Concordat. M. Clémenceau s'écrie dans *l'Aurore* :

“ Une situation nouvelle est créée depuis que nous con-

naissions le document où les dispositions du Pape à l'égard de notre gouvernement nous sont révélées. Pie X nous menace de rappeler son ambassadeur, et s'il ne l'a pas fait, c'est par simple considération pour notre monnaie. Comment M. Combes tolère-t-il que le représentant de la République française use encore ses genoux aux dalles du Vatican ?”

Comme on le voit les blocards s'appuyaient surtout sur la phrase indiquée plus haut pour hurler que le Pape avait outragé la France. Or cette phrase ne se trouvait pas dans la pièce adressée au gouvernement de la République. Que signifiait cette omission? *L'Osservatore Romano* va nous l'apprendre :

“ Cette suppression, dit-il, devrait être regardée comme un acte de déférence et d'égard spécial envers la France et non pas comme une offense. En effet, avec les mots supprimés, la note voulait signifier que si le rappel du nonce et la rupture des rapports diplomatiques devaient être, peut-être, la seule réponse du Saint-Siège à un acte jugé comme une atteinte très grave portée à ses droits, le Saint-Siège n'avait pas voulu, toutefois, appliquer à la France un tel traitement, par égard spécial pour cette nation.”

En d'autres termes, on aurait mis cette phrase dans la Note adressée aux autres puissances catholiques, pour les avertir que le maintien du nonce à Paris ne devait pas être considéré par elles comme un précédent; ce maintien était dû à des raisons spéciales; mais si le chef d'une autre nation catholique visitait à Rome le roi d'Italie, le nonce serait rappelé. Il n'y avait dans tout ceci rien d'injurieux pour la France; au contraire. Un journal combiste, le *Matin*, a mis lui-même en lumière cet aspect de la question. Nous citons ses paroles très caractéristiques :

“ Quoique Français, nous cherchons au Pape une querelle d'Allemand, il faut en convenir si l'on veut rester dans la vérité.

“ La situation, je l'ai déjà dit, est celle-ci : Le Vatican, après le voyage du président de la République, a adressé une note au gouvernement français pour affirmer ses droits sur les territoires que lui a enlevés l'Italie. Cette affirmation ne saurait nous gêner en quoi que ce soit. Elle vise l'Italie et non pas la France, qui n'a rien pris à la papauté.

“ Une autre note, destinée à rester secrète — point à noter — a été envoyée par le Vatican à un ou plusieurs souverains catholiques pour leur dire que, s'ils venaient à Rome dans les mêmes conditions que M. Loubet, le Saint-Siège agirait avec eux autrement qu'avec la France, c'est-à-dire qu'il supprimerait tout rapport diplomatique.

“ De cette note, il résulte que la France est l'objet d'égards spéciaux de la part du Pape.

“ Il faut vraiment avoir l'âme bien noire pour s'en plaindre. C'est pourtant ce que nous faisons. Nous prenons la mouche, nous nous fâchons, nous rappelons notre ambassadeur, alors que les souverains, qui, eux, auraient vraiment des motifs de récriminer, puisqu'on les menace d'user envers eux de rigueurs qui nous sont épargnées, ne disent rien.

“ N'est-ce pas un peu comique ? Il s'agit bien, comme on le voit, d'une querelle d'Allemand. ”

Pour une fois le *Matin* donne la note juste, ce qui ne l'empêche pas d'appuyer de toutes ses forces la politique de Combes le défroqué.

Celui-ci ne pouvait manquer d'une si belle occasion de brandir son sabre anti-clérical. Les querelles d'Allemand ne sont point pour le faire reculer, surtout quand il s'agit d'assouvir sa haine contre l'Eglise, tout en exploitant les passions sectaires à son bénéfice ministériel. Il a donc fait donner instruction par M. Delcassé à M. Nisard, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, de demander des explications au sujet de la phrase omise dans une copie

et contenue dans les autres. M. Nisard, au cours d'une entrevue avec le cardinal Merry Del Val, secrétaire d'Etat du Pape, a sollicité ces explications. Le cardinal l'a prié de mettre sa demande par écrit, l'assurant qu'au besoin il lui répondrait, aussi par écrit, dans une heure. L'ambassadeur a déclaré qu'il devait en référer à son gouvernement. Et la conclusion, c'est que M. Delcassé a immédiatement télégraphié à M. Nisard de quitter l'ambassade.

Mais les sectaires les plus avancés, mis en appétit, ont réclamé d'autres satisfactions. Le rappel de l'ambassadeur, simple entrée en matière! Ce qu'il leur fallait, et tout de suite, c'était la dénonciation du Concordat. Ici, M. Combes, que la haine n'aveugle pas au point de lui dissimuler les risques de l'entreprise, a senti le besoin d'enrayer. Et M. Jaurès devenu le manœuvrier en chef de l'armée ministérielle, s'est mis en quatre pour maintenir le Bloc bien en ligne en deça de la limite que l'ancien abbé ne voulait pas franchir. On a eu alors le spectacle de Combes et Jaurès gourmandés, houspillés par Clémenceau, et accusés par lui de tiédeur et d'opportunisme. Mais les accusations de ce dernier dans l'*Aurore*, les récriminations de la *Lanterne* et de l'*Action*, n'ont pas réussi à modifier l'attitude du ministère. Et le 27 mai, M. Combes a réussi à maintenir sa majorité sur le terrain où il s'était continué: approbation du rappel de l'ambassadeur purement et simplement, sans expression d'opinion en faveur de la rupture immédiate de la France avec le Saint-Siège. L'ordre du jour accepté par le premier-ministre, était le suivant, proposé par MM. Bienvenu, Martin, Etienne, Sarrien et Jaurès: "La Chambre, approuvant le gouvernement d'avoir rappelé notre ambassadeur auprès du Vatican, et repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour."

Dans le débat qui a eu lieu le 27 mai, l'abbé Gayraud et M. Groussau ont été les interprètes de la pensée catho-

lique. L'abbé Gayraud a démontré que la protestation du Pape n'avait rien d'insultant pour le gouvernement français. Celui-ci devait savoir d'avance que M. Loubet allant à Rome, le Saint-Siège protesterait. Il a passé outre, et le protêt n'a été que le résultat normal et prévu du voyage présidentiel.

“Comment, s'est écrié l'orateur, voilà trente ans passés que le Saint-Siège, à la suite des événements de 1870, a déclaré qu'il ne recevrait pas à Rome la visite des chefs d'Etats catholiques. Plusieurs souverains se sont soumis à cette décision. Et voilà que cette année, après trente-quatre ans, le chef de la première nation catholique — c'est M. Delcassé lui-même qui a tenu ce langage à la tribune, je puis bien le rappeler — le chef de la première nation catholique, dis-je, va à Rome visiter le chef de la nation italienne; et vous ne voulez pas que le Saint-Siège doive à l'Autriche, à l'Espagne, au Portugal, à la Belgique, à la Bavière une explication au sujet de ce voyage du président de la République française? Et vous ne sentez pas qu'il devait s'expliquer devant ces puissances, et leur dire: “Je ne laisse point passer ce voyage de M. Loubet à Rome sans faire entendre une protestation et je maintiens, à l'égard des puissances catholiques, les décisions prises il y a trente-quatre ans; vous ne pourrez pas invoquer ce précédent contre moi, je vous en avertis.”

“Comment voulez-vous que le Saint-Siège ne tint pas ce langage aux autres puissances catholiques? Cela a paru si naturel que l'un de nos diplomates, qui est à Rome depuis de nombreuses années et qui, mieux que personne, connaît la situation, a pu dire dans une interview parue dans le *Petit Parisien* — je parle de M. de Navenne...

“A mon sens, si le gouvernement pontifical a cru devoir “lancer une note à la France et aux puissances catholiques, c'est moins pour créer un conflit que pour “fendre une tradition. Le secrétariat d'Etat ne s'est pas

“ingénié, comme on l’a cru, à rechercher des termes offensants; il a avant tout voulu prévenir la formation d’un précédent qui pourrait être exploité dans l’avenir.

“D’autre part, le Vatican craignait que le gouvernement italien, pour dissiper certaines résistances de souverains étrangers, n’invoquât justement le voyage de M. Loubet. Telles sont, d’après moi, les raisons qui ont dicté l’attitude du Pape.”

“Ainsi s’explique tout naturellement le fait de la protestation du Saint-Siège.”

Ce langage est celui du bon sens, de la vérité et de la justice. M. Groussau, de son côté, a défendu en termes excellents l’attitude du Saint-Siège. Mais que peuvent la raison et l’éloquence dans une assemblée où le préjugé règne et que la passion sectaire anime? M. Combes, M. Delcassé ont dénoncé ce que le premier ministre a appelé “l’ingérence de la papauté dans nos rapports internationaux.” Et les progressistes eux-mêmes, par l’organe de M. Ribot, ont approuvé le rappel de l’ambassadeur. Le passage suivant de son discours exprime exactement la pensée de ce groupe républicain, non clérical, mais anti-ministériel:

“M. le ministre a pensé devoir prendre la mesure du rappel de notre ambassadeur, M. le président du conseil en a donné une explication adoucie. Il ne s’agit pas de la rupture des relations entre la curie de Rome et Paris.

“Il a ajouté que la présence en ce moment de notre ambassadeur à Rome serait une approbation tacite du document remis. Je prends acte de ses explications. J’espère que la durée du conflit sera limitée. Quand il sera bien démontré qu’il ne peut y avoir d’illusion sur nos sentiments, et dans quelque temps l’absence de l’ambassadeur aura suffi à le démontrer...”

“M. Combes. — Cela, c’est votre commentaire!

“M. Ribot. — Vos paroles me suffisent. Mais il est en-

tendu que nous ne préjugeons rien. Dans quelques mois, nous discuterons le crédit de l'ambassade du Vatican. Je suis certain que la Chambre le maintiendra parce qu'elle ne pourra pas faire autrement. ”

M. Ribot s'est ensuite prononcé nettement contre la dénonciation du Concordat, contre la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Et il a décoché à M. Combes cette phrase :

“ Gambetta disait à ce propos : “ Ce serait la fin de tout. ” Je crois que vous commencez à comprendre que ce serait d'abord la fin... du ministère. ”

Le vote a donné un curieux spectacle. Plusieurs ordres du jour étaient proposés. Celui de l'extrême gauche, soumis par M. Maurice Allard, se lisait comme suit :

“ La Chambre, décidée à faire la séparation des Eglises et de l'Etat, invite le gouvernement à rompre toutes relations avec le Vatican et à dénoncer immédiatement le Concordat. ”

Le cabinet n'acceptait pas cet ordre du jour. M. Combes avait demandé lui-même l'ajournement de cette question et il avait le concours actif de M. Jaurès. L'ordre du jour Allard fut donc repoussé par 385 voix contre 146. Quand on eut à disposer de l'ordre du jour Martin-Etienne-Sarrien-Jaurès, que nous avons cité plus haut, et que le ministère acceptait, le vote par paragraphe fut demandé. On vota d'abord sur la première partie : “ La Chambre approuvant le gouvernement d'avoir rappelé notre ambassadeur auprès du Vatican. ” Tous les groupes, moins les députés catholiques, approuvant ce rappel, le vote fut de 427 contre 95. Mais quand on en vint à la seconde partie : “ Et repoussant toute addition ”... l'extrême-gauche se sépara de la majorité et le paragraphe fut adopté par 366 contre 146.

Au résumé la Chambre a approuvé le rappel de l'ambassadeur, à une immense majorité. Mais elle a reculé devant la rupture définitive et la dénonciation immédiate du Concordat.

Les extrémistes de la gauche sont en fureur, et tapent dru sur leur grand homme, M. Combes. La *Lanterne* proclame le triomphe du Pape. Elle s'écrie :

“ C'est en effet Sarto qui triomphe et le gouvernement de la République qui s'humilie devant le chef des sorciers.

“ Jamais il ne nous a été donné d'assister à séance plus écœurante.

“ Jamais la platitude d'un gouvernement ne s'est réfugiée avec autant de cynisme dans une honteuse équivoque.

“ Jamais! non jamais! nous n'avons vu un spectacle aussi lamentable que celui d'un parti, se disant socialiste *révolutionnaire*, abdiquant son passé, son programme et sa dignité devant l'ennemi.

“ Quel vent de folie a soufflé sur cette Chambre pour compromettre, en quelques heures, les efforts de trente années de lutttes contre l'Eglise, alors qu'il n'y avait pas même à combattre pour remporter la victoire?...

“ Ni M. Combes, ni M. Jaurès ne seront cependant fiers de leur œuvre, car il va falloir maintenant s'expliquer avec le pays républicain dont l'indignation et la colère ne s'apaiseront pas facilement.

“ Adieu les ordres du jour de confiance! Adieu les félicitations! Adieu la popularité!

“ Le peuple ne pardonne pas à ceux qui se moquent de lui et jamais on ne lui fera admettre, après l'outrage du Pape, l'attitude honteuse qu'on a fait prendre à la République.

“ Le parti socialiste que dirige M. Jaurès a perdu hier sa raison d'être. Il se confond maintenant avec l'opportunisme.

“ Quant au gouvernement, qui trompe de la façon la plus douloureuse l'espoir de la démocratie, il ne recueillera plus que le mépris.”

Voilà M. Combes bien avancé! Ses thuriféraires habituels se transforment en iconoclastes! Et le Bloc me-

nace de se lézarder. Nous sera-t-il donné d'assister à ce réjouissant spectacle de M. Combes fusillé par les enragés qu'il a si longtemps conduits à l'assaut de tous les droits et de toutes les libertés catholiques?

En attendant voici comment l'*Univers* apprécie la séance historique du 27 mai :

“ Comme résultat immédiat, la séance d'hier n'a pas été absolument mauvaise. On pourrait même y voir du bon. En effet, les débats, et surtout le vote, ont prouvé que cette Chambre, où les plus ineptes et les plus grossiers ennemis de l'Eglise sont furieusement applaudis, ne veut pas rompre avec la Papauté. Elle nie ses droits, elle l'insulte, mais en même temps elle s'incline en fait devant ce pouvoir qui l'irrite et la domine. Ils ont été 427 contre 95 pour approuver le rappel mal défini de l'ambassadeur, mais 146 seulement ont voté la rupture. Et l'on peut croire que beaucoup de ceux-ci n'ont pas pris leur vote au sérieux. Ils ont marché parce qu'ils étaient sûrs de ne pas arriver.

“ Au total, le sens du vote a été donné par M. Ribot. Le mieux, a-t-il dit en substance, eût été de se taire, mais on peut approuver le rappel de l'ambassadeur si l'on déclare que ce n'est pas du tout la rupture et en indiquant qu'on ne fera rien de plus. ”

Tel est sans doute le désir de M. Ribot. Mais si le Bloc tient bon, qui peut fixer une limite aux excès où il est capable de conduire la pauvre France ?

* * *

Des élections pour le renouvellement partiel de la Chambre des députés et du Sénat ont eu lieu le 29 mai en Belgique. Elles ont eu pour résultat une augmentation assez notable dans le nombre des représentants libéraux, une diminution marquée dans le nombre des représen-

tants socialistes, et une légère décroissance dans le chiffre de la représentation catholique. Les catholiques conservent encore ce que nous appellerions ici une *good working majority* dans les deux chambres. Au Sénat, tout compte fait ils auront douze voix, et à la Chambre vingt voix de majorité. Auparavant ils en avaient respectivement seize et vingt-six.

Il y a maintenant en Belgique trois grands partis. Le parti catholique, le parti libéral et le parti socialiste. Les deux derniers forment l'opposition, mais ils ne sont pas toujours d'accord sur toutes les questions. Les socialistes sont plus violents, les libéraux plus modérés; le lien qui les unit c'est leur hostilité commune envers le gouvernement catholique installé au pouvoir depuis vingt ans. Le trait saillant des dernières élections, c'est que les libéraux ont gagné beaucoup de terrain au détriment de leurs incommodes alliés, les socialistes.

Les renseignements suivants, empruntés à une lettre de Belgique, publiée par l'*Univers*, contribueront à donner à nos lecteurs une idée plus nette de la situation:

“ Les catholiques ont donc perdu au Sénat trois sièges et à la Chambre sept; mais, par contre, ils en ont regagné quatre à la Chambre, ce qui y réduit la perte finale à trois sièges.

“ A première vue, cela semble être un échec, et les libéraux, les seuls qui en aient profité, n'ont pas manqué d'en triompher bruyamment. Mais il est à remarquer que nous ne pouvions conserver certains sièges, obtenus précédemment soit à la faveur du système des majorités absolues, soit par l'attribution d'excédents minimes ou par la division de nos adversaires. Ce sont ces sièges-là que les libéraux ont repris, sauf un, qui est échu aux socialistes, à Verviers, et un autre à Hasselt, perdu grâce à des circonstances inattendues, passagères et locales.

“ Le seul vaincu de la journée, c'est le parti socialiste,

qui perd sept sièges, sans compensation, sauf à Verviers; les catholiques en emportent quatre, et les libéraux trois.

“ Les libéraux ont un bénéfice net de neuf sièges, conquis dans les conditions que nous venons de définir, et qui pourraient bien leur échapper plus tard.

“ Le recul du parti socialiste est considérable, non seulement quant au nombre de leurs sièges, mais encore quant aux suffrages obtenus dans toute l'étendue du pays.

“ Ils avaient, avant l'élection, 34 députés; comme les libéraux; ils n'en ont plus que 28; et les libéraux disposent aujourd'hui de 43 mandats au lieu de 34. Les catholiques en ont 93, et les démocrates dissidents 2.

“ Le nombre des suffrages socialistes, qui était encore en 1902, année très défavorable au parti révolutionnaire, de 486,757, descend aujourd'hui à 346,230; tandis que les libéraux remontent de 488,061 à 669,788; les catholiques, eux, montent de 1,078,729 à 1,138,346.

“ D'où il apparaît clairement que les catholiques ont gagné encore depuis deux ans 59,617 suffrages et que leur majorité sur les suffrages “ anticléricaux ” est aujourd'hui de 114,425 voix, au lieu de 102,911 en 1902. Donc la perte des sièges, dont on voudrait exagérer la portée, n'implique aucun recul dans l'opinion. Il en est tout autrement pour les socialistes; et cela est dû en premier lieu au fait que, pour les élections sénatoriales, ils ont reporté leurs suffrages sur les libéraux, et ensuite à la campagne formidable qui a été menée contre eux à la fois par les catholiques et par les libéraux. ”

Ces informations et ces chiffres sont satisfaisants, et nous font espérer que les catholiques belges peuvent compter encore sur un long terme de pouvoir.

Verrons-nous jamais arriver le jour où nos frères de France obtiendront le même résultat?

* * *

On a célébré dernièrement le deuxième centenaire de la mort de Bourdaloue. Ce grand orateur chrétien décéda à Paris, le 13 mai 1704. Les journaux d'alors étaient plus sobres et moins emphatiques que ceux d'aujourd'hui. Sait-on comment la *Gazette* de France annonça la mort de ce grand homme? Voici le paragraphe qui y était consacré dans le numéro du 17 mai de la publication périodique fondée par Théophraste Renaudot:

“ Le P. Louis Bourdaloue, jésuite, prédicateur ordinaire du roi, mourut ici à la maison professe des Jésuites le 13 de ce mois, âgé de soixante-douze ans, après avoir prêché trente-cinq ans dans Paris et à la cour, avec un grand applaudissement. ”

On ne prétendra pas que cette brève notice nécrologique péchait par excès d'enflure et de pompe.

Il ne faudrait pas conclure de là toutefois que la cour et la ville ne comprirent pas l'immense perte que venaient de faire la chaire chrétienne et la société française. Le roi manifesta les plus vifs regrets, et les sommités sociales de l'époque déplorèrent la disparition du saint et éloquent religieux.

Après deux siècles, il est encore en pleine possession de la gloire qu'il avait si peu recherchée durant sa vie. L'autre jour, à Paris, une conférence de M. Brunetière réunissait un public d'élite, avide d'entendre l'illustre critique parler du grand jésuite. D'après les comptes rendus des journaux parisiens, l'attente de l'auditoire n'a pas été trompée. M. Brunetière a considéré en Bourdaloue l'orateur et l'écrivain. Il a rendu hommage à sa candeur et à sa liberté de parole. Rien, d'après lui, ne fait plus grand honneur à la mentalité du XVII^e siècle que la soumission avec laquelle ce dernier accepta les censures si véhémentes de ses travers et de ses vices par le grand orateur chrétien.

“ Bourdaloue a une allure plus calme que Bossuet; mais, dit M. Brunetière, du haut de la chaire chrétienne, c'est Bourdaloue qui est le vrai combatif.”

Dans un tel sujet traité par un tel conférencier, on devait s'attendre à voir figurer Bossuet. M. Brunetière n'a pas manqué de faire des rapprochements entre l'éloquence des deux maîtres de la chaire. Voici sa conclusion:

“ Bourdaloue est un grand orateur; mais il n'est qu'un orateur. Bossuet, lui, est grand orateur et poète, poète lyrique même par l'ampleur de ses développements, la splendeur de ses images et la fécondité de son invention verbale et de son coloris. Bossuet dépasse son auditoire et Bourdaloue s'empare du sien.”

* * *

A Ottawa la session fédérale semble entrée dans sa dernière période. Le ministre des finances a prononcé le 6 juin son exposé budgétaire. Il a annoncé que pour l'année fiscale terminée le 30 juin 1903. le revenu du Canada avait été de \$66,037,068, et la dépense imputable au revenu de \$51,691,902. Pour l'année courante M. Fielding estime que le revenu, au 30 juin, sera de \$71,000,000, et la dépense imputable au fonds consolidé de \$54,500,000 contre \$11-500, 000 au compte du capital, soit en tout une dépense de \$66.000,000.

On avait hâte de voir si le tarif allait être remanié. Les changements sont peu considérables. Le principal est une élévation des droits sur les lainages à 30 pour cent. Une prime sera accordée aux producteurs d'huile de charbon non raffinée. Le ministre des finances a laissé entendre qu'il y aurait peut-être une enquête sur le fonctionnement du tarif afin de constater jusqu'à quel point il est opportun de le remanier.

Récemment c'est l'incident Dundonald qui a surtout

tenu le premier plan de la scène parlementaire. Lord Dundonald, officier britannique, commandant des forces canadiennes, a critiqué dans un discours à un banquet militaire, l'ingérence politique d'un ministre dans les affaires de la milice. Ce discours a attiré l'attention du parlement. Un débat s'est élevé et finalement le cabinet a démis lord Dundonald. Cet incident a vivement ému l'opinion ici et en Angleterre.

Il n'est pas probable que la session se termine avant le milieu de juillet.

Thomas Chapais.

Québec, 19 juin 1904.

